

Monique LEGENDRE - MANTELET

# *Bécassine*

*philosophe moderne*



# INTRODUCTION

Il ne peut échapper à personne que l'éducation de la jeunesse est une tâche de grande difficulté. Comme le dit Montherlant : beaucoup de soin avant la naissance, mais après ? <sup>1</sup> Depuis l'Antiquité, les longues cohortes de gouverneurs, précepteurs, instituteurs, prêtres ou laïques, n'ont cessé de s'arracher les cheveux et de chercher des stratégies nouvelles pour mener cette véritable guerre que sont les rapports enfants/adultes. Le grand nombre des traités d'éducation est éloquent à cet égard, et bien peu sont utilisables en l'état. Le « bon éducateur » peut y piocher ça et là quelques idées, puis les remanier ; les remettre au goût du jour pour se faire comprendre de cette population informe, contestataire, imprévisible qu'est la jeunesse.

De toutes façons ces traités sont destinés à la partie enseignante, mais d'autres auteurs ont cherché à s'adresser aux enseignés à séduire ce monstre par la thérapeutique douce du « récit édifiant ». Là, on tombe très vite dans la fadeur et le but n'est pas atteint.

Il semble toutefois que ce soit là le souci louable qui ait guidé M. Languereau, l'éditeur, lorsqu'il a publié les vingt cinq albums de la série Bécassine, pionnière de la B.D. : Une héroïne centrale, un éventail de comparses très différents confrontés à des événements quotidiens courants, même au plus fort de la Grande Guerre. Et la façon d'aborder ces situations cache une psychologie très profonde. La leçon n'est jamais assenée brutalement. Elle se dégage d'elle-même, saine, morale, guidée par le seul bon sens ; on peut lire à ce sujet l'épisode du petit déjeuner du jeudi ou celui de la distribution des prix, par exemple.

En ce début du vingt et unième siècle où les progrès techniques sont considérables dans tous les domaines, il est regrettable que ce soit là le fonds qui manque le plus : le BON SENS. Et la lecture de Bécassine dont le succès fut immense à l'époque, ne pourrait qu'être bénéfique à nos jeunes générations..

Pourquoi aimer Bécassine en 2008 ? Parce que Bécassine est une héroïne sympathique et reposante au milieu des dérives de notre XXI<sup>e</sup> siècle.

Démodée ? Peut-être pour les esprits forts modernes. Mais quel dommage qu'elle ne le soit !!!

Soite ? Certainement pas ! Des bretons, paraît-il, ne voyant en elle qu'une boniche sans cervelle, se sont vexés ; ils considéraient sa célébrité comme une raillerie à leur égard. Mais

c'est complètement faux ! Ceux-là méconnaissent toute la philosophie, toute la morale contenues dans l'œuvre de M. Caumery, secondé par un dessinateur remarquable, Joseph Pinchon. Bécassine n'est peut-être pas très instruite, mais c'est le cas de toute la masse populaire, aussi bien à l'époque que de nos jours. Et elle réfléchit plus – et mieux –, qu'un bachelier de 68. Elle fourmille d'idées et cherche à les réaliser. Le résultat n'est pas toujours très heureux, mais le projet, du moins, était sain. Si, par exemple, elle flambe à l'alcool, la viande crue que doit ingurgiter –sur prescription médicale-, un petit blessé de guerre convalescent, ce n'est pas pour gâcher ce hachis reconstituant ; c'est au contraire pour l'améliorer en détruisant toute trace de microbe.

Non ! Bécassine n'est pas sotte. Elle est pétrie de qualités. Elle est patriote, fière de son pays, de sa région dont elle porte le costume comme un étendard ; elle ne le quittera jamais. Si elle y ajoute parfois quelques modifications, elles sont rares et circonstanciées. Ainsi dans l'atelier de couture où elle est en apprentissage : le personnel joue « Esther » à l'occasion d'une fête. Bécassine figure une suivante de la reine et les spectateurs pourront voir au milieu des jeunes filles juives en robe chatoyante, une coiffe de Quimper...

Elle est honnête, dévouée, respectueuse de la loi, des règlements, des traditions, des personnes. Elle est remplie de bon sens et sa langue bien pendue ne rate jamais une remarque pertinente. Oh oui ! Bécassine est sympathique à tous égards et il suffit de la suivre pour l'aimer.

Sa courte vie va de 1905 à 1940 et on peut la diviser en trois étapes.

D'abord l'enfance, dans une brave famille de paysans ; puis une période de tribulations amenées par la grande guerre et enfin la stabilité revenue avec la paix quand Bécassine devient la nourrice, puis la gouvernante de la jeune Loulotte, petite fille adoptive de la marquise de Grand Air.

La fin du cycle est abrupte et un peu décevante. Bécassine se volatilise avec la 2<sup>e</sup> guerre mondiale, par suite de la disparition de l'auteur, de l'éditeur, du dessinateur. On reste sur sa faim avec le dernier album, « Bécassine en roulotte » et chaque lecteur peut, à son gré, imaginer une suite ou une fin à Bécassine. Mais l'écrire serait une trahison !

En outre, Bécassine est l'héroïne au centre d'une vaste fresque sociale. Elle rencontre beaucoup de monde de tous les milieux, de toutes les nationalités. Certains personnages sont des compagnons de toujours, présents à chaque page ; d'autres, épisodiques, ne font qu'une brève apparition, mais tous sont parfaitement typés comme des portraits de La Bruyère.

# I - L'enfance

Bécassine est née en 1905, dans un petit village proche de Quimper : Clocher-les-Bécasses. M. Caumery a choisi la Bretagne, mais il pourrait aussi bien se trouver en Alsace, en Provence ou en Berry. C'est un « petit village gaulois que nous connaissons bien », tout pareil à celui d'Astérix. A quelques siècles d'écart, la vie y est à peu près la même. La population travaille paisiblement. On s'arrête pour la soupe, et puis quand la nuit tombe. Il n'y a pas de syndicat, pas de 35 heures, pas de cabine téléphonique, pas de week-ends [pour quoi faire ?], pas de congés payés ; les fêtes locales, patronales, familiales sont bien assez nombreuses pour casser le rythme ; il y a tant de mariages, de baptêmes où tout le monde se réunit, puisque tout le monde est plus ou moins cousin. Quand elle n'est pas à l'école, la marmaille joue sur la place ; comme elle appartient un peu à tout le monde, il y a toujours un passant pour talocher les malfaisants. Moyennant quoi, l'ordre règne.

Dans cet aimable village, deux petites filles viennent de naître, dans deux métairies voisines. La première, chez les époux Labornez : un bébé rond, rose, déclaré à l'état-civil sous le prénom d'Anaïk.

- C'tidée de l'appeler Anaïk, a grommelé l'oncle Corentin, le parrain. Le village en est déjà plein ! Quand je crierai « Anaïk », il y aura vingt fillettes qui accourront ! Il faudra lui trouver un surnom.

Grande consternation cependant chez les Labornez : la frimousse d'Anaïk ne s'orne que d'un nez petit, tout petit, minuscule... Or, il est une croyance solidement ancrée dans le pays : quotient intellectuel et longueur de nez vont de pair. L'adage est formel : « A grand cerveau grand rhume, grand nez et grand mouchoir ». L'origine en remonte au séjour déjà lointain d'un ami des châtelains, membre de plusieurs sociétés savantes : la taille prodigieuse de son appendice nasal avait émerveillé les villageois.

La ferme voisine, celle des Quillouch, a reçu une petite Marie, jaune, maigrichonne et pleurnicharde. Les Quillouch sont l'antithèse des Labornez : des méchants, mais des méchants gentils. Car il n'y a pas de vrais méchants dans Bécassine. Les rares « vrais » méchants sont rapidement découverts, stigmatisés et punis, soit par le ciel, soit par la force publique. Les Quillouch n'en font pas partie. Ils sont seulement un peu aigris par deux gros défauts : l'avarice et la jalousie.

- Elle est belle vot'fille dit M<sup>me</sup> Quillouch à sa voisine ; c'est dommage qu'elle ait point d'nez !

- Probable que la vôtre, elle en est fière du sien, riposte la mère ulcérée, puisqu'elle le regarde tout le temps de ses deux yeux à la fois !

De fait, il est important, pointu et long.

Le jour où les deux baptêmes sont célébrés de concert, tout le village danse sur le pré en attendant le repas. L'oncle Corentin qui n'aime pas la danse est parti chasser. L'heure du déjeuner le ramène, porteur d'un chapelet de bécassines, ces petits oiseaux délicats, au long bec, fin comme une aiguille, si prisés par Maupassant. Par plaisanterie, il en saisit une, l'approche de la joue d'Anaïk, et invite l'assistance à comparer les deux profils.

- Une vraie petite bécassine, approuve l'entourage.

Et voilà le surnom adopté.

Bécassine grandit. Laissons de côté ses prouesses de bébé, magnifiées par l'oncle et les parents admiratifs, et voyons le moment où, petite bonne femme rondelette, elle s'initie auprès de sa mère aux soins du ménage.

- Quoi que c'est, l'ordre ? demande Bécassine

- C'est mettre tous les objets pareils ensemble, répond M<sup>me</sup> Labornez.

Restée seule, Bécassine inspecte le contenu des placards. Il est indéniable que l'œil serait satisfait de voir ce saladier de tomates à côté des jupons rouges, et le bol de caillé auprès de la pile de draps blancs...

Un peu plus tard, son père l'emmène à la foire de Quimper où voisinent bêtes et attractions de toutes sortes. Bécassine porte grand intérêt à tant de choses si nouvelles et questionne sans répit. Justement la voici devant l'estrade de l'arracheur de dents. Elle est remplie en partie par un orchestre, et chaque fois qu'un patient monte se faire opérer, un vacarme assourdissant éclate.

- Pourquoi qu'y font c'te musique ? demande Bécassine

- Parait que ça empêche de sentir le mal, répond le père.

A quelque temps de là, la grand-mère Labornez vient faire un séjour chez ses enfants. Elle partage, à cette occasion, la chambre de Bécassine. Celle-ci, le premier soir, la voit porter la main à sa bouche, et d'un seul coup, retirer ses deux mâchoires qu'elle plonge dans un verre d'eau ! Bécassine qui garde un mauvais souvenir de la chute récente d'une dent de lait, demeure pétrifiée d'admiration.

Le lendemain, elle prépare secrètement sous son édredon un tambour et une trompette. Puis elle guette... Et quand la vieille femme retire son râtelier, elle embouche la trompette où elle souffle de toutes ses forces, tout en frappant le tambour de l'autre bras. Ce vacarme attire aussitôt sa mère, son père, et même le valet de ferme armé de sa fourche.

- C'est t'y que t'es devenue folle, Bécassine ?

- Mais non m'man. Paraît que la musique, ça empêche de sentir le mal, alors j'en ai fait quand pauv' grand-mère, elle s'est arraché les dents.

Voici venir le temps des études. Et Bécassine prend le chemin de l'école des filles où une digne institutrice règne sur une trentaine de gamines de sept à quatorze ans. On travaille toute la semaine, mais le jeudi est jour de congé. On se lève un peu plus tard et le petit déjeuner est amélioré. L'assiette de soupe habituelle est remplacée par du café au lait : un régal. Une semaine, Bécassine va prendre ce repas chez sa cousine Marie Quillouch et la semaine suivante, c'est Marie qui vient chez les Labornez. Bécassine préfère les jours où c'est elle qui reçoit, car, chez les Labornez, on est moins « regardant ».

Un matin, M<sup>me</sup> Labornez a fait une surprise aux fillettes : au lieu de pain, ce sont deux galettes croustillantes et dorées qu'elle pose sur la table ; puis elle sort pour vaquer à son travail.

Mais elle a oublié le sucre. Bécassine se lève pour aller le chercher, et aussitôt le chat, Poulet, saute sur la table, s'empare de l'un des gâteaux et s'enfuit par la fenêtre. Quand Bécassine revient, elle trouve Marie, finissant d'engloutir l'autre, s'étouffant à moitié, et qui lui dit :

- Regarde Bécassine, Poulet a emporté TA galette !

Bécassine est bonne fille, et philosophe, elle se contente d'une tartine. L'idée ne lui vient même pas, que Marie aurait pu partager la galette restante.

- Tu comprends, oncle, raconte-t-elle un plus tard ; ce n'est pas la faute à Marie si Poulet a pris la mienne.

L'oncle Corentin ne devait pas en être convaincu...

Après une année studieuse, voici la Distribution des Prix. Grande cérémonie au village. Tous les parents y assistent. Mademoiselle a quitté son tablier noir et ses manches de lustrine. L'estrade est présidée par M. le maire [l'oncle Corentin] flanqué du capitaine des pompiers et des châtelains : le marquis et la marquise de Grand Air. Ceux-ci ont même amené un invité en séjour au château : encore une « savant », mais dont le nez est normal.

La commune a bien fait les choses. Il y a un livre pour chaque enfant. Mais c'est déjà une grosse dépense, aussi n'y a-t-il qu'une seule couronne. Elle est attachée à un fil, et par un système de poulies, une grande élève la fait descendre sur la tête de chaque lauréate au moment où elle reçoit son prix.

Toutes les fillettes sont nommées car il ne faut pas fâcher les familles. Bécassine obtient le prix de « Bon Caractère ». La salle applaudit, et Bécassine monte sur l'estrade en disant :

- Celui-là je l'ai mérité ! Mais je pourrais pas en avoir un autre ; je suis trop bête !

Malheureusement la corde a déjà beaucoup servi. Elle casse ; le cercle de feuillage tombe sur les épaules de Bécassine et termine sa course en collier !

La salle s'esclaffe, Bécassine la première. Marie ricane, et, la main devant la bouche, glisse quelques mots à sa voisine.

Le monsieur savant qui s'amuse beaucoup à cette célébration villageoise, a entendu la phrase de Bécassine et paru l'apprécier ; il a vu aussi le sourire moqueur de Marie et son geste ; sans entendre les paroles, il a deviné la vacherie. A son tour, il murmure quelque mots à l'oreille de Mademoiselle qui acquiesce, et il se lève.

- Mesdames, Messieurs, avec l'autorisation de M<sup>me</sup> la directrice, je voudrais clôturer cette belle fête en ajoutant un prix spécial, car j'aime par-dessus tout la modestie et la franchise. Voici une pièce de dix francs, je la donne à celle d'entre vous qui se reconnaîtra la moins intelligente de l'école.

Quelques instants de silence...

Le visage de Marie traduit de façon éloquente le combat qui se livre en elle entre l'orgueil et la cupidité.

Mais déjà, Bécassine remonte sur l'estrade.

- Donnez-moi la pièce, m'sieu. C'est bien connu que je suis la plus bête.

Les parents Labornez sont gênés et mécontents. On perçoit quelques ricanements.

- Ça ne te fait donc rien, Petite, de passer pour peu intelligente ?

- Non m'sieu, puisque tout le monde le sait ; et je suis bien contente d'avoir la pièce pour la donner à la pauvre mère Janik, que son mari a péri en mer la semaine passée, et qu'a point de pain pour ses enfants.

L'atmosphère change, et les mouchoirs se mouillent.

Ce livre de prix, gagné à cette mémorable cérémonie, Bécassine l'adore. C'est un recueil de contes de fées qui fait bouillonner son imagination. Elle l'emporte partout avec elle surtout l'après-midi quand elle va garder les bêtes et le lit et le relit avec passion.

Un jour qu'elle s'est un peu écartée du village et qu'installée sur un rocher de la lande, elle ouvre son livre pour la centième fois, elle voit s'avancer sur le chemin une vieille femme qu'elle ne connaît pas. Crasseuse, bossue, elle marche péniblement en s'aidant de deux béquilles. Elle s'approche de Bécassine et lui demande l'aumône. La fillette n'hésite pas : elle tend la tartine beurrée de son goûter. Pour sûr c'est une fée ; les haillons vont tomber, une table somptueuse va surgir, chargée de gâteaux délicieux... Mais rien de tel ne se produit ; et la vieille s'éloigne en clopinant, après un bref merci. D'abord désappointée, mais toujours philosophe, Bécassine fait le point :

- C'est bien fait pour moi, conclut-elle. Si j'ai donné ma tartine, c'était par gourmandise, et pas par charité !

Les années passent vite ; l'école se termine ; il est temps de penser à l'avenir. Bécassine semble manifester quelque inclination pour la couture.

Justement, M<sup>me</sup> de Grand Air, toujours pleine de bienveillance pour la famille Labornez, offre de la recommander à une honnête commerçante de Quimper dont elle est bonne cliente. Les tractations ont abouti et voilà Bécassine en partance pour le « Palais des Dames », « Robes, Manteaux, Modes, Lingerie, Chaussures et tous effets d'habillement pour Dames et Enfants ».

C'est sa mère et l'oncle Corentin qui la conduisent vers son destin et la déposent un jour en fin d'après-midi chez la directrice du Palais, M<sup>me</sup> Quiquoud, une excellente personne qui comprend tout de suite l'émotion de Bécassine devant l'inconnu. C'est un dimanche, les employées sont de sortie ; M<sup>me</sup> Quiquoud dine en tête à tête avec sa nouvelle recrue ; elle cherche à la mettre à l'aise, la fait parler, puis lui fait visiter les aîtres, lui montre sa chambrette :

- Voilà ; tu es chez toi. Maintenant range tes affaires ; je viendrai voir dans un moment si tout va bien.

Quelques instants plus tard, elle revient ; Bécassine est en train de plier son linge dans la commode.

- Deux bougies, c'est une de trop, Petite. Pour ranger, une seule suffit ; il faut être économe et ne brûler qu'une bougie à la fois.

- Bien Madame.

M<sup>me</sup> Quiquoud fait un dernier tour dans la maison, puis, avant de gagner sa chambre, une ultime inspection chez Bécassine. Deux bougies brûlent sur la cheminée.

- Bécassine, qu'est-ce que je t'ai dit ? Deux bougies...

- C'est pas deux bougies, Madame ! C'est une seule que j'ai coupée par le milieu. L'autre est là.

Le lundi matin ramène tout le personnel à l'atelier et Bécassine fait connaissance avec les principales employées ; il y a M<sup>lle</sup> Vif Argent, la Première, M<sup>lle</sup> Princesse, un peu pimbêche, et Dodo une petite fille de l'âge de Bécassine. L'ensemble est sympathique et fait bon visage à la nouvelle.

M<sup>lle</sup> Vif Argent lui donne à effectuer une couture simple pour juger de ses capacités. Elle s'en montre satisfaite et lui confie un travail facile.

- Continue comme tu viens de faire lui dit-elle en la quittant ; l'essentiel, vois-tu, c'est de bien mordre à la couture.



Imprudente parole ! Bécassine ignore tout des métaphores et ne connaît que le sens littéral des mots. Aussi, lorsque Vif Argent revient vers elle un peu plus tard dans la matinée, elle la trouve terminant sa couture avec peine, car elle a saisi le bord du tissu entre ses deux mâchoires et serre de toutes ses forces. Elle suffoque et on a grand peine à lui desserrer les dents.

La bonne volonté de Bécassine est sans limite, et c'est fréquemment l'excès de zèle qui provoque les maladresses de parfois... les désastres.

Ainsi, par exemple, Bécassine a appris le sens du mot « idem » qui permet d'éviter de fastidieuses répétitions. Et M<sup>me</sup> la baronne Lémable est venue commander au magasin douze serviettes-bavoirs portant la mention brodée : « Bébé déjeune ». Bécassine en a été chargée et la première broderie terminée a été agréée par la hiérarchie. Curieusement les onze suivantes se réalisent beaucoup plus vite et ses compagnes étonnées regardent Bécassine emballer son ouvrage.

M<sup>me</sup> la baronne Lémable qui revient chercher sa commande ouvre le paquet, apprécie la première serviette mais demeure stupéfaite devant les onze autres qui portent simplement le mot « idem ». M<sup>me</sup> Lémable est une dame charmante. Elle a bien voulu trouver cela drôle et même très original. M<sup>me</sup> Quiquoud, moins !

Un autre jour, Bécassine a été préposée à la vente des articles de mercerie dans la boutique. Apparaît M<sup>me</sup> Revech qui vient acheter des gants. Bécassine sait qu'il faut être aimable avec les clientes et son oncle Corentin, son professeur de belles manières lui a toujours tenu le même langage : « Ne pas laisser tomber la conversation, dire des petites malices qui font rire, etc. » Bécassine sait !

- Ah, des gants, dit-elle. Et la pointure ? Ah, je vois, pour madame ce sera sûrement du 42 gendarme !

Il a fallu toute la diplomatie de M<sup>me</sup> Quiquoud et de Vif Argent réunies pour calmer M<sup>me</sup> Revech.

Un lundi matin tout l'atelier s'apprête à entreprendre un travail plaisant : une robe de cérémonie pour M<sup>lle</sup> Martial, commandée pour le samedi suivant. Par malheur, l'ouvrière chargée de prendre les mesures a égaré sa fiche. Il faut envoyer quelqu'un les prendre à nouveau, mais tout le monde est occupé et le temps presse.

- Envoyons Bécassine, suggère Vif Argent.

- Saura-t-elle ?

- Oui, si on lui explique.

Patiemment, la première fait une démonstration : longueur de jupe, tour de taille, tour de hanches etc.

- Et surtout, dépêche-toi de revenir. Nous attendons pour tailler la robe, et c'est pressé !

Bécassine, très fière d'être indispensable prend ses jambes à son cou, fait irruption chez M<sup>lle</sup> Lucie, explique le motif de sa visite.

- Veux-tu du papier et un crayon, Bécassine ?

- Pas la peine Mam'zelle, j'ai point de temps à perdre.

Toujours au galop, elle rentre au Palais.

- Alors, Bécassine, ces mesures ?

- Ça fait 18,5 m Madame.

Pour gagner du temps, Bécassine a rappelé ses souvenirs d'école et de calcul mental et additionné largeur d'épaules, longueur de manches, etc.

L'oncle Corentin aime beaucoup sa filleule. Son absence lui pèse. Aussi est-il venu à Quimper, sous prétexte d'achats urgents, mais en réalité pour voir Bécassine.

Il espère bien lui obtenir un congé et passer la journée avec elle.

Hélas ! Le jour est mal choisi ; ses récentes maladresses ont irrité sa patiente patronne. Au surplus, pour appuyer sa requête, l'oncle Corentin apporte en cadeau une paire de canards superbes. Mais aussitôt levé le couvercle du panier, les deux volatiles s'échappent et volètent affolés dans le magasin semant l'effroi chez deux vieilles dames en train de choisir des modèles de broderie.

M<sup>me</sup> Quinquond est de plus en plus mécontente et sa réponse s'en ressent.

- Emmenez-là tant que vous voudrez. Pour ce qu'elle fait ici !... On ne peut rien lui apprendre !

- Ça ne m'étonne pas répond naïvement l'oncle ; elle sait quasiment tout !

Triomphants, les voilà donc libres pour la journée, et pour commencer l'oncle l'emmène déjeuner dans l'un des meilleurs restaurants de la ville. Le cadre est cosu, la clientèle très élégante. Mais, dès l'entrée, Bécassine fronce les sourcils :

- Quels drôles de convives ! Rien que des garçons de café et des dames sans chapeau !

Installée à table, elle étudie longuement la carte puis opte pour un potage printanier, une moussaka et un tournedos Parmentier. Ces noms mystérieux lui font pressentir des délices inconnus.

Aussi est-elle très déçue de voir paraître une tasse de bouillon, un hachis de bœuf aux tomates, et encore du bœuf avec des pommes de terre.

Ensuite, elle scrute l'addition avec soin et constate :

- Ma Doué, que c'est cher ! Avec tout cet argent, on aurait de quoi manger pour huit jours à la ferme.

Seule la rubrique « Couvert : 0,60 f » la rassérène.

- Ça ce n'est vraiment pas cher ; et des couverts ça peut toujours servir.

Et elle les essuie soigneusement afin de les emporter. Il faut une intervention énergique de l'oncle et du maître d'hôtel pour l'en dissuader.

Après ce bon repas, l'oncle lui propose un spectacle. Il y a justement en ville, un prestidigitateur fameux qui remporte un franc succès au théâtre municipal. Il est encore tôt, la salle est à peine ouverte. L'oncle Corentin qui a une course à faire, l'installe, la recommande à l'ouvreuse et lui enjoint de l'attendre sur place à la fin du spectacle.

Bécassine est seule dans la salle encore vide. Sur la scène, l'illusionniste prépare son matériel. La bonne figure ronde de Bécassine doit lui inspirer confiance car il s'approche d'elle :

- Tiens, Petite, voici une pièce de 2 francs que je te confie. Tu viendras me la remettre tout à l'heure quand je te la demanderai ; je te donnerai 2 sous pour ta peine.

Le public entre peu à peu ; les tours se succèdent ; les applaudissements crépitent.

- Et maintenant, annonce l'artiste, voici une pièce de 2 francs ; je vais la faire disparaître... Et voici qu'elle se trouve dans la poche de cette petite fille... Veux-tu regarder, Petite ? Et me l'apporter ?

Très fière de son importance, Bécassine bondit sur la scène, et verse dans la main tendue, une poignée de piécettes.

- V'la votre argent, M'sieu le faiseur de tours. Vous pouvez compter, le compte y est, mais j'ai fait de la monnaie à l'ouvreuse, pour que vous puissiez me donner mes 2 sous.

La salle se tord et le prestidigitateur tente vainement de sauver la face en affirmant que ce jeu de scène était voulu.

Hélas ! Les bonnes intentions de Bécassine conduisent parfois à des résultats dramatiques.

L'atelier tout entier a travaillé avec cœur à un magnifique trousseau pour une riche demoiselle de la ville. Il est là, ce trousseau, terminé, dorloté, amoureuxment dressé en piles bien pliées : les jupons, les cache-corsets, les pantalons... le tout du plus fin linon, bordé de dentelle, brodé d'initiales élégantes. Avant de le livrer, M<sup>me</sup> Quiquoud et sa Première couvent leur ouvrage d'un regard satisfait. Cependant, une réserve :

- C'est dommage, dit Vif Argent, que l'ensemble ne soit pas parfaitement blanc. Il a été défraîchi par le travail. Il faudrait le laver...

- Et même le passer au bleu, renchérit M<sup>me</sup> Quiquoud.

Bécassine se trouve là par hasard et entend la conversation. « Passer au bleu », expression jamais entendue, mais qu'à cela ne tienne. Nous savons qu'elle a l'habitude de tout prendre à la lettre. Du bleu, c'est du bleu et le marchand de couleur n'est pas loin. Voilà le drame en route.

M<sup>me</sup> Quiquoud et Vif Argent sont parties à la recherche d'une blanchisseuse de fin à la main délicate, mais quel retour ! Un ruisseau d'eau bleue coule sous la porte jusque dans la rue. Et toute la fine lingerie baigne dans un baquet d'azur !

D'abord sans voix, elles réagissent vivement, leurs cris ameutent les autres employées et c'est un torrent de reproches qui déferle autour de Bécassine

Pauvre Bécassine ! Cette fois, elle a compris la gravité de son exploit. Elle s'est enfermée dans sa chambrette et elle a pleuré toute la nuit. Il faudra des heures de travail pour réparer ce saccage si toutefois on y parvient. Que de temps, que d'argent gâché par sa faute ! Elle a ruiné sa bonne maîtresse qui a pourtant pris sa défense devant les invectives des autres.

- Allons, laissez-là ! Elle ne l'a pas fait par malice. Son intention était bonne.

Bécassine réfléchit. Puis elle emballe ses affaires et, au petit jour quitte le Palais à pas de loup. Elle a laissé sur la table de sa chambre, bien en évidence, une lettre explicative, avec une orthographe qui préfigure les écoliers de l'an 2000. « Jeu m'en vas, rapport que je veu pas ka coze de moi, votre bo palet, y soye ruiné ».

- Pauvre petite a dit la directrice après avoir lu ; elle a un cœur d'or. Elle m'a coûté cher, et pourtant je la regretterai.

Et où va-t-elle cette pauvre Bécassine ?

Elle se rend chez M. Bogozier, l'aubergiste, un bon ami de l'oncle Corentin. C'est dans son écurie qu'il remise cheval et carriole lors de ses passages en ville. M. Bogozier connaît bien Bécassine et l'aime beaucoup. Elle l'amuse par ses naïvetés et il souhaitait vivement la prendre à son service. Malheureusement son ami Corentin a toujours refusé car l'état de servante d'auberge ne lui paraît pas digne de sa nièce !

Mais aujourd'hui les choses on changé : il est indispensable que Bécassine trouve un emploi.

Par chance, une heureuse solution se présente ; la saison d'été commence et, à cette date, M<sup>me</sup> Bogozier ouvre une petite pension de famille qu'elle possède à Bénodet. C'est un lieu parfaitement tranquille et calme où viennent se reposer des dames seules, anglaises pour la plupart. Il n'y a que peu de chambres , le service est facile : un peu de ménage, des repas tout simples ; un ensemble très « comme il faut ».

L'oncle Corentin a donc donné son accord et Bécassine va découvrir de nouveaux horizons. M<sup>me</sup> Bogozier est une excellente personne et le travail ménager pas tellement différent de celui de la maison paternelle. Et puis les dames pensionnaires raffolent d'elle. Les débuts sont heureux.

Tout se gâte au bout de quelques semaines. On annonce en ville une représentation cinématographique, évènement extraordinaire ! Les Bogozier y sont invités. Le film, c'est « Ali Baba et les 40 voleurs ». M. Bogozier est venu tout exprès de Quimper où il est resté pour tenir l'auberge. M<sup>me</sup> Bogozier a revêtu sa plus belle toilette. Les recommandations sont tombées en pluie sur Bécassine qui garde la maison : ranger la vaisselle du diner, brosser les habits des maîtres, cirer les chaussures, servir la tisane des dames anglaises, puis aller se coucher.

Ce programme est respecté de point en point.

Mais, en brossant la culotte de son patron, Bécassine fait tomber un trousseau de clés.

- Oh ! Pense-t-elle avec logique, si Monsieur a oublié ses clés, ils ne pourront pas rentrer.

Elle imagine aussitôt de laisser la clé sur la porte, pratique courante à l'époque, surtout dans cette petite localité paisible et honnête.

Cependant un doute l'assaille au dernier moment. 40 voleurs ! Toute la journée elle a entendu parler de ces 40 voleurs dont, bien entendu, elle ignore tout.

Non ! Ce n'est pas prudent de mettre la clé sur la porte. Il faut la laisser dans la serrure, oui, mais à l'intérieur. Voilà la solution ! Et pour en avertir les maîtres, un petit écriteau sur le vantail, à l'extérieur.

Et la conscience tranquille, Bécassine va se coucher.

Pendant ce temps, au théâtre, les Bogozier, admiratifs, ont savouré d'abord quelques tours de prestidigitation, puis cette merveille : un film en couleurs ! Avec toute l'assistance, ils ont frémi devant l'aspect terrifiant des bandits, puis écarquillé les yeux devant les trésors de la caverne.

Mais tout a une fin, hélas ! Il faut reprendre contact avec la réalité. Et la réalité, ce soir, ce sont les premières grosses gouttes de l'orage qui menaçait.

En pressant le pas sous leur parapluie, la jupe de Madame retournée sur sa tête, les époux regagnent leur logis.

Monsieur se fouille.

-Malheur ! J'ai oublié mes clés !

-J'ai les miennes rassure sa femme.

Mais que se passe-t-il donc ? Pas moyen de faire pénétrer cette maudite clé dans la serrure ! La pluie redouble ; un éclair violent signale la petite pancarte punaisée sur la porte.

A la lueur de son briquet, M. Bogozier la déchiffre... et entre en fureur.

Il faut maintenant réveiller Bécassine et ce n'est pas chose facile. Il faut frapper fort, envoyer du gravier dans ses vitres... et le grondement du tonnerre couvre tout.

Quand Bécassine paraît enfin, c'est à deux éponges ruisselantes qu'elle ouvre la porte.

La belle toilette de Madame est gâchée.

Monsieur a perdu toute sa sympathie pour Bécassine. Elle ne l'amuse plus du tout. Il a des mots très durs, un geste déplacé même !

- Va te coucher maintenant. On en reparlera demain.

Ce lendemain, de bonne heure, voit arriver l'oncle Corentin, toujours inquiet du sort de sa nièce. Dès l'abord, il lui trouve un drôle d'air.

- Qu'est-ce qui ne va donc pas ? Allons raconte ça à ton vieil oncle.

Haché de sanglots, Bécassine fait le récit de la soirée de la veille, mais tellement incohérent que l'oncle n'y comprends rien. Il n'en déduit qu'une chose : c'est Bogozier qui a tort !

- Bogozier lui dit-il majestueusement, je ne sais pas ce tu as fait à ma nièce ; mais elle pleure comme une madeleine. Tu t'es conduit comme un brutal ! C'est fini notre amitié.

Et l'oncle sort dignement, un bras protecteur autour de Bécassine.

Mais une fois dehors, il s'arrête :

- C'est bien joli tout ça, mais maintenant qu'est-ce qu'on va faire ?

C'est Bécassine qui donne la réponse, et cette fois, c'est la bonne solution :

- On va aller demander conseil à M<sup>me</sup> de Grand Air.

Ils la trouvent dans le parc du château où elle se promène avec sa fille, M<sup>elle</sup> Simone.

M<sup>elle</sup> Simone, nous l'avons connue petite fille quand Bécassine était invitée à déjeuner au château. Elle a grandi. C'est presque une jeune fille maintenant. Elle porte une robe longue, élégante et une jolie capeline contre l'ardeur du soleil. Bécassine aussi a grandi, mais pas sa robe, maintenant devenue un peu trop courte et qui révèle de maigres mollets d'adolescente.

Elle ne pleure plus et c'est elle qui raconte les faits. Elle a compris maintenant sa bévue et très honnêtement elle revient même en arrière sur toutes celles du Palais des Dames. Et, très lucide, elle conclut :

- Je sais bien que j'suis pas bonne à grand-chose, mais si Madame voulait bien me prendre à son service, je m'appliquerais tellement que je crois bien que je pourrais la contenter.

- Oh ! Oui maman, prenez Bécassine, plaide M<sup>elle</sup> Simone.

La marquise accepte. Et c'est un contrat pour la vie. Elles ne se quitteront plus qu'épisodiquement. Son statut demeurera « bonne de M<sup>me</sup> Grand Air ». En dépit des coupures.

Naturellement l'oncle rayonne. Et dans sa joie, il va se réconcilier avec Bogozier.

- Bogozier, j'ai été injuste avec toi ! Je te fais mes excuses et je paie une robe neuve à ta femme. Et tu vois, Bécassine a de l'avenir : après le Palais, la voilà qui entre dans un Château.

Ici se termine l'enfance et l'adolescence de Bécassine.

## II - Les aventures

Avant d'aborder la seconde période du cycle « Bécassine », il faut faire une remarque.

Si l'historien est tenu à une grande rigueur de rédaction, le romancier, plus libre, organise à son gré la vie de ses personnages, sous réserve de chronologie et d'une certaine cohérence.

Pour l'auteur de Bécassine c'est la liberté totale quand il a créé un « type », celui-ci est figé pour l'ensemble de l'œuvre. Chaque nouvelle aventure forme un tout, séparable de l'ensemble. Mais dans tous les cas, le héros demeure inchangé : même âge, même aspect physique, même caractère ; ainsi sont Tintin et Astérix.

Il en est ainsi pour Bécassine à partir du 3<sup>ième</sup> album. Dans les deux premiers, nous l'avons vue grandir, en même temps que vieillissait son entourage. Maintenant c'est terminé : elle est adulte, porte immuablement sa célèbre robe verte à bandes noire, sa coiffe et son tablier blanc. Elle avouera un jour qu'elle est coquette et possède une tenue n°1, une tenue n°2 et une tenue n°3 ; mais seul leur degré d'usure peut déterminer ce rang ; l'illustration ne les distingue pas.

En ce qui concerne l'entourage, le statut diffère légèrement pour chacun.

Loulotte grandira progressivement ; nous la verrons bébé, titubant sur ses premiers pas, petite fille, adolescente...

M<sup>me</sup> de Grand Air est apparue encore jeune à la mémorable distribution des prix de Clocher-les-Bécasses. Elle était alors en puissance de mari, le vieux marquis, érudit et charmant, et d'une fille, M<sup>elle</sup> Simone. Bécassine enfant était parfois invitée à déjeuner au château où elle enchantait M. de Grand Air par ses réflexions naïves et son comportement « nature ».

Or, à partir du 3<sup>ième</sup> album, plus de marquis, plus de M<sup>elle</sup> Simone. Le marquis est peut-être mort, vu son âge. M. Caumery ne s'en inquiète guère. Non plus que M<sup>elle</sup> Simone. Morte aussi ? Ce serait triste. Plutôt mariée sans doute, mais une fin aussi banale est sans intérêt pour l'auteur. Exit, donc M<sup>elle</sup> Simone.

M<sup>me</sup> de Grand Air, elle, a pris son aspect définitif. De 1914 à 1940, elle a soixante ans ; la soixantaine très distinguée, très faubourg St Germain. Une corpulence discrète donne du poids à sa dignité naturelle. Elle est coiffée d'un chignon blanc strict avec deux gros boudins sur les oreilles et elle joue majestueusement du face à main.



L'oncle Corentin conserve lui aussi son âge, sa culotte bouffante, ses guêtres et son gilet brodé. Il est célibataire, grand chasseur, fumeur de pipe et maire du village ; c'est un admirateur du grand monde ; il a de belles manières et une inépuisable bonté.

Un autre pilier : M. Proey-Minans, qui va bientôt apparaître. Un ami d'enfance de la marquise ; un vieux monsieur célibataire, très savant, très distrait, très myope, et un cœur d'or.

Marie Quillouch a grandi avec Bécassine, mais chez elle, il y aura des transformations. Elle se laissera gâter par le modernisme né de la guerre. Elle abandonnera le costume breton traditionnel ; elle copiera [mal] la mode de Paris colportée par des magazines à bon marché ; mariée, elle adoptera le thé, au lieu du cidre, au grand dam de ses invités... Elle rêvera de faire du cinéma ! Elle est « modern-style » est prétentieuse. Si quelqu'un est bête dans les albums de Bécassine, c'est bien elle, et non sa cousine. Bref, l'auteur ne l'aime pas et c'est sur elle que convergeront tous les ridicules. Nous la retrouverons souvent.

3<sup>ième</sup> album : Bécassine pendant la guerre.

Nous voici au château de M<sup>me</sup> de Grand Air où Bécassine vient d'entrer sur sa prière instante et avec la promesse de s'appliquer. Son statut est encore incertain. Elle participe à tout, cuisine, ménage, astiquage etc.

C'est l'été : juillet 1914. Les nouvelles sont mauvaises. Tout le château est inquiet : maîtres et office. L'office, c'est Marie, la cuisinière, Firmin le vieux jardinier, vétéran de 70, et Zidore le jeune valet de chambre.

Les maîtres : M<sup>me</sup> de Grand Air, son neveu M. Bertrand et une jeune nièce d'une douzaine d'années, M<sup>elle</sup> Yvonne, personnage très épisodique.

M. Bertrand revient d'une course au village.

- la mobilisation est affichée dit-il ; je pars demain.

Il est lieutenant.

- Je vas m'engager crie Zidore.

M<sup>me</sup> de Grand Air pleure doucement.

Bécassine seule ne ressent aucune angoisse, car, la guerre, elle ne sait pas au juste ce que c'est ; mais peu à peu, grâce aux explications exactes de la marquise, et à celles – fantaisistes-, de Zidore qui aime mystifier cette proie facile, elle prend conscience du drame qui commence.

M<sup>me</sup> de Grand Air décide de rentrer à Paris. Comme à chaque automne, il faut fermer le château, et cette année plus soigneusement encore, dans l'incertitude de l'avenir. Bécassine multiplie les précautions utiles. Elle contemple les bouteilles bien rangées dans la cave ; tout ce vin, et ces ennemis si assoiffés ! Cela mérite un écriteau protecteur : « Tou le vin et

empoisonnai ». Et un autre devant la porte du grand salon rempli de bibelots précieux : « Ici il y a des pièges à lou ».

Après un voyage très mouvementé, tout le monde a regagné l'hôtel de M<sup>me</sup> de Grand Air, faubourg St Germain. M. Bertrand est parti ; et aujourd'hui Zidore doit rejoindre son régiment. Il est convoqué à quatre heures à l'école militaire.

La marquise remplit largement la bourse de Bécassine et lui recommande d'accompagner le jeune soldat pour veiller à compléter son équipement.

Zidore préférerait l'argent, puisque l'armée va l'habiller, mais Bécassine hausse les épaules.

- C'est y un gamin qui va en remonter à une fille qui a de l'expérience ?

Et les voilà dans un grand magasin au rayon bonneterie-chaussettes, tricots, lainages s'empilent dans la valise du conscrit. Aux chaussures maintenant.

- Pas la peine assure Zidore. Je vas toucher des brodequins neufs.

- T'auras pas trop de deux paires affirme Bécassine. Napoléon a dit « C'est avec les godillots de mes soldats que je gagne mes victoire » 2 (1)

Comme la valise et la musette sont déjà bourrées, Bécassine décide que Zidore portera ses brodequins autour du cou, attachés par les lacets, comme elle le faisait, petite fille, pour ménager ses chaussures.

Il faut encore une ceinture de flanelle [le froid au ventre est dangereux] et un passe-montagne.

Toujours par manque de place, Zidore revêt le tout sur lui par-dessus ses vêtements.

Dernier achat : les éperons.

- Tu ne peux pas les porter avec tes espadrilles ! objecte la grande expérience.

Zidore insiste ; les éperons, c'est son rêve : il va être versé dans la cavalerie ! Et voilà les espadrilles ornées d'éperons !

En ce début de septembre 1914 où la chaleur est caniculaire, c'est un conscrit engoncé de lainages, coiffé d'un passe-montagne et ceint d'une épaisse ceinture de flanelle qui débarque à l'école militaire, sous le regard stupéfait du factionnaire.

Les adieux sont émouvants.

Paris est bien inquiétant en ces premières semaines de guerre. Chaque soir, un avion ennemi, les croix noires sous les ailes, survole la capitale et parfois, jette une bombe.

La marquise décide de partir.

Destination : Roses sur Loire : une de ses propriétés où elle veut installer un hôpital de la Croix Rouge. C'est un usage fréquent à l'époque : les propriétaires de châteaux mettent ainsi leurs domaines à la disposition de l'armée. Les équipements hospitaliers civils ou militaires sont encore très rudimentaires, et les patients moins exigeant qu'aujourd'hui. Aussi cette solution simple peut elle se multiplier ; malades et blessés légers trouvent ainsi, à l'arrière, un lieu de détente et une chaude atmosphère familiale qui leur fait grand bien.

Bécassine suit sa maitresse, bien entendu. Elle frotte, astique, dresse des lits ; elle attend avec impatience les premiers blessés, brûlant de se dévouer. Mais le major refrène ce beau zèle : défense de toucher aux malades avant d'avoir passé avec succès l'examen d'infirmière. Elle ne sera qu'auxiliaire !

Déçue, mais opiniâtre, Bécassine potasse le manuel et l'apprend par cœur ; de là viendra sa science sur la stérilisation et le combat contre l'infection. Un gentil petit breton, Rouzic, vient d'arriver pour achever de traiter une mauvaise bronchite. C'est un « Pays ». Bécassine le dorlote particulièrement. « Deux cents grammes de viande crue chaque jour » a ordonné le major. Ce « manger de chien » répugne au malade. Mais Bécassine a déclaré s'en charger et nous savons comment elle s'y prend.

Faute de mieux, elle passe ses journées avec les convalescents. Tous raffolent d'elle. Elle les amuse, fait toutes leurs volontés, se ruine pour eux en tabac et en cigarettes.

Mais qui donc débarque un beau matin à Roses sur Loire ? Le bon oncle Corentin.

Oui l'oncle Corentin qui a secoué la poussière de ses sabots sur Clocher-les-Bécasses, éccœuré par l'ingratitude de ses administrés.

Aux premiers bruits de guerre il s'est soucié de la défense. Et avec les modestes fonds communaux il a organisé des « fortifications » : quelques vieilles planches barrant l'accès à l'unique rue du village, renforcées par le petit canon qui sert aux pétards du 14 juillet. En attendant l'ennemi, cette barricade gêne surtout les charrois des paysans.

En outre, il a fait creuser tout un circuit de tranchées : des petits fossés peu profonds où stagne l'eau des dernières pluies, attirant des nuées de moustiques.

Et puis, il y a eu la malheureuse affaire du mariage par procuration : Marie Quillouch a été demandée en mariage par le fils d'un fermier voisin. Grand évènement, car elle n'est ni avenante, ni aimable, et le promis est parti aux armées. Les parents Quillouch ont grand peur ! S'il venait à changer d'avis ? Où s'il lui arrivait malheur ? Et puis Marie toucherait vingt-cinq sous par jour comme femme de mobilisé ! Bref il faut absolument hâter ce mariage. Le père du fiancé est d'accord. Il a même lu sur le journal qu'une loi nouvelle autorise le mariage par procuration.

M. le maire [l'oncle Corentin] confirme ; le garde champêtre, le mère La Pipe, figurera le marié.

La date de la cérémonie est fixée. Le grand jour arrive. Pas de Marie. Est-ce l'émotion, la joie ? Elle est au lit, malade à ne pouvoir se lever.

Que faire ? Remettre le mariage ? Sûrement pas ! Le déjeuner serait perdu !

- Eh bien, dit le père du fiancé, puisque le marié est représenté, il n'y a qu'à représenter aussi la mariée ! Par Bécassine, par exemple.

Elle était justement présente, venue pour quelques jours dans sa famille.

M. le maire consent, à contrecœur. C'est légal, oui, mais encore des papiers à remplir... Enfin, bon, on s'arrangera.

Bécassine est enchantée. Pour elle c'est une vraie comédie ; elle s'amuse comme une folle.

Le cortège s'organise en direction de la mairie. Bécassine, au bras de son « père » Quillouch, trébuche à chaque pas.

- Qu'est-ce que t'as ? grommelle-t-il. Regarde donc à tes pieds !

- Je peux pas, oncle ! Faut bien que je louche en regardant mon nez pour ressembler à Marie.

Après quelques incidents à la mairie, le cortège se reforme, mais au moment d'atteindre l'église, il est rejoint par l'oncle Corentin, courant de toutes ses forces.

- N'entrez pas ! crie-t-il. Il y a erreur. Avec tous ces papiers je me suis trompé sur les registres. Le mariage est nul. Faudra recommencer !

Le déjeuner a lieu quand-même. Lugubre.

Cette noce ratée, après les dérisoires travaux de défense, a définitivement discrédité le Maire aux yeux des villageois.

Alors, incompris, vexé, l'oncle vient offrir ses services à M<sup>me</sup> de Grand Air.

Là, son arrivée est particulièrement opportune.

En effet, M<sup>me</sup> de G.A vient de recevoir des nouvelles de M. Bertrand, son neveu, le lieutenant.

Il a été blessé en Alsace, puis soigné dans un hôpital semblable à celui de sa tante, dans un château occupé par la Croix Rouge. Les châtelains l'ont beaucoup apprécié, et surtout la jeune demoiselle, leur fille qui fait fonction d'infirmière. Une tendre idylle s'est nouée. M.

Bertrand, convalescent, a demandé la main de M<sup>elle</sup> Thérèse ; ils vont se marier et M. Bertrand convie sa tante à la cérémonie.

Emue, enchantée, celle-ci fait préparer ses bagages par Bécassine, qu'elle emmène, bien entendu. Mais le voyage Roses-sur-Loire/Strasbourg, en pleine guerre, c'est bien périlleux ! Elle l'appréhende beaucoup.

- Deux femmes seules ! Si encore il y avait un homme pour nous accompagner !

- Il y a moi, a dit l'oncle Corentin.

Et une heure plus tard, tous trois sont à la gare.

Le voyage se passe bien ; le mariage est charmant malgré la canonnade en bruit de fond. Beaucoup d'officiers y paraissent entre deux combats. Et Bécassine a la grande joie de retrouver Zidore promu ordonnance de M. Bertrand.

Ensuite, c'est le voyage de retour. Retour à Paris. Pourquoi Paris et non Roses-sur-Loire ? Ça, c'est le problème de M. Caumery. Pas d'explication compliquée. Nous en trouverons souvent des exemples dans les aventures de Bécassine Il faut prendre les faits comme il les donne. C'est ainsi !

Voilà donc nos trois voyageurs dans l'express. M<sup>me</sup> de G.A, fatiguée de ces journées de fête, désire déjeuner de quelques fruits dans le compartiment. Mais elle insiste pour envoyer Bécassine et son oncle au wagon-restaurant. Ils ont protesté un peu, par discrétion, mais sont enchantés de découvrir ce luxe. Luxe bien amoindri par la guerre, car le serveur ne dispose, pour l'aider, que d'un petit bonhomme haut comme trois pommes et bien maladroit. Peu habitué au mouvement du train, il laisse tomber son plateau de hors d'œuvres et deux rapiers se cassent. Le chef accourt, le houspille avec un air méchant, le menace de renvoi ; le gamin sanglote : sa mère est réfugiée, sans ressources...

Alors Bécassine intervient :

- Assieds-toi à ma place et mange mon dîner, lui dit-elle. Moi, je vais le faire ton service, ça me connaît.

Le chef veut s'y opposer, mais les voyageurs –presque tous des officiers-, prennent le parti de Bécassine A la fin du repas, un lieutenant, un ami de M. Bertrand qui a assisté au mariage, l'interpelle :

- C'est très bien, Bécassine, ce que vous avez fait. Maintenant prenez mon képi et quêtez pour votre protégé.

Et Bécassine récolte un plein képi de pièces blanches et même de billets bleus.

A peine rentrée à Paris, M<sup>me</sup> de G.A reçoit des nouvelles de M. Bertrand. Complètement rétabli, il reprend du service. Il annonce son arrivée avec sa jeune épouse qui le suivra, autant que possible, dans ses nouvelles affectations.

La jeune M<sup>me</sup> Thérèse, comme tout le monde, a éprouvé une sympathie immédiate pour Bécassine. Elle souhaite vivement l'emprunter à sa tante pour ses déplacements à venir.

- Vous avez tort, ma chère Thérèse. Elle sera pour vous un embarras ; elle fera bêtise sur bêtise...

C'est possible, ma tante, mais elle est si bonne, si dévouée !

M<sup>me</sup> Thérèse a gagné. Et Bécassine, ravie prépare ses bagages, et surtout ses papiers, car la première affectation, c'est l'Angleterre.

Première étape : Amiens où M. Bertrand doit rencontrer l'état-major anglais. Bécassine a peu à faire hors son service auprès de sa maitresse et elle occupe ses loisirs à se promener. Sa première sortie l'amène au camp d'aviation anglais, à quelque distance de la ville.

En 1914, les avions sont utilisés pour la première fois comme engins de guerre. Mais ils sont loin de ce qu'ils sont aujourd'hui. C'est un matériel encore très primitif. Il faut lancer l'hélice à la main pour démarrer ; le pilote est à l'air libre, son unique passager également. Aussi les villageois se pressent-ils à la barrière de clôture et acclament les évolutions aériennes.

Bécassine est des leurs, plus gesticulante et bruyante que les autres. Cette exubérance choque violemment le major du camp, le major Tacy Turn, écossais flegmatique, amoureux de solitude et de silence.

Il s'approche mécontent de Bécassine vociférant et, avec un geste éloquent :

- Aoh ! Partez, bavarde !

Bécassine, terrifiée, s'enfuit...

Ayant retrouvé son calme, elle flâne sur la grand route. Aux abords d'une ferme se pavane un gros dindon. Or la route est très fréquentée par les rapides véhicules militaires, et Bécassine est la mère de tous les animaux.

- Tu vas te faire écraser lui dit-elle. Rentre chez toi.

Comme il n'obéit pas, elle tente de le pousser vers la cour de ferme en agitant son tablier. Peine perdue, le volatile, stupide, ne bouge pas. Elle le prend alors à pleins bras et le soulève péniblement. Elle est aussitôt assaillie par le fermier, son fils et leurs fourches, puis par les femmes de la ferme alertées par les cris ; ils l'ont pris pour une voleuse de volaille.

Houspillée, secouée, menacée, Bécassine est en larmes.

Passé à ce moment, de son long pas élastique, le major Tacy Turn. Il est soucieux, en proie à une profonde réflexion ; un cycliste vient de lui porter un ordre : aller immédiatement photographier les lignes ennemies toutes proches. Or, pour l'instant, le major est seul au camp. Il ne peut à la fois piloter et photographier. Qui emmener ?

Le tumulte à l'entrée de la ferme l'intrigue. Il s'approche.

- Qu'est-ce ?

- M. l'officier, c'est une femme qui vole !

- Aoh ! La bavarde vole ?

- Non ! non !

- Si ! Elle vole.

- Venez, bavarde qui vole.

Le major qui comprend mal le français n'a retenu que le mot « vol ». Sa poigne de fer s'abat sur le bras de Bécassine qui se laisse emmener, terrorisée.

Toujours silencieux, il la ramène au camp ; elle-même a perdu la parole. Sans un mot, il la revêt d'un manteau de fourrure, d'un casque, de lunettes ; puis il exhibe un appareil de photo. Il montre les boutons :

- Quand je dirai « go », vous appuierez ici : « clic ».

Par gestes il l'invite à pousser avec lui l'avion hors du hangar.

- Montez !

Bécassine a éliminé toute frayeur. Elle trouve ce nouveau jeu très amusant. Elle s'installe. L'avion roule doucement, puis décolle, s'élève...

- Maman ! Au secours ! Je ne veux pas !...

Après un instant de panique elle se calme, apprécie la vue. Elle crie au pilote.

- C'est joli ces petits nuages blancs autour de nous.

- Obus.

- Hein !?

- Obus. Pas dangereux. Tirent mal.

Le flegme du major gagne Bécassine. Les « go » et les « clic » se succèdent.

- Photos, combien ?

- 20.

- Rentrons.

Retour au camp. Tous les aviateurs sont rentrés et se demandent qui a bien pu accompagner le major.

Stupeur générale quand Bécassine saute à terre et dépouille sa peau de brique.

- Vous étiez déjà montée en avion, M<sup>elle</sup> Bécassine ? demande un lieutenant.

- Jamais !

- Aoh ! Mais les paysans, ils disaient...

- Ils croyaient que j'avais volé leur dindon !

- Aoh ! Oh ! Oh !

A la suite de cet épisode guerrier, le major et Bécassine sont devenus grands amis.

Le séjour à Amiens se prolonge ; les nuits sont troublées par le passage des zeppelins.

Un matin Zidore apparaît un gros paquet dans les bras. Que contient-il ? Hindenburg !

Hindenburg est un bull dog, le plus laid parmi les plus laids de sa race. Mais quelle brave bête. Zidore raconte : un jour ce chien a surgi de la tranchée allemande et, galopant à travers la bande de séparation, il s'est réfugié dans la tranchée française, juste dans les bras de Zidore, en lui faisant force amitiés.

Sans doute a-t-il été maltraité dans son pays d'origine car il conserve une haine farouche pour ses compatriotes. Il est doué d'un flair spécial pour les reconnaître ; dès qu'il en renifle un, il grogne et attaque. Malheur au prisonnier qui passe à sa portée : il est en danger de mort, si Hindenburg l'aperçoit. Depuis lors, il est considéré comme un auxiliaire précieux de l'armée, et il est inséparable de Zidore et de son officier. Mais posé à terre, dès qu'il voit Bécassine, c'est un délire d'amour.

Cependant Zidore continue :

- L'ordre vient d'arriver : départ demain matin pour l'Angleterre. Mais paraît que c'est interdit d'entrer des chiens chez les anglais. Faudra tâcher moyen d'emmener quand même Hindenburg.

Le moyen est vite trouvé !

Hindenburg est enfoui dans le panier d'osier cylindrique utilisé pour le linge. Au moindre contrôle on tassera la couverture. Et Bécassine portera ce sac en bandoulière.



On fait l'essai : tout va bien.

Tout va bien... jusqu'à Calais.

Dans la foule de la gare, Bécassine est abordée par un homme en civil qui engage la conversation. Banalités, puis questions : va-t-elle en Angleterre ? Est-ce qu'elle accompagne un officier etc. etc. Le panier commence à s'agiter sur le dos de Bécassine Et tout d'un coup, le couvercle se soulève. Bavant, crocs découverts, Hindenburg se jette sur l'homme en civil qui s'enfuit. Le chien court après lui ; Bécassine court après le chien... Emotion parmi les voyageurs ; la police s'en mêle.

Pour finir l'homme en civil trébuche, s'étale, le chien saute à la gorge. Et tout le groupe se retrouve au poste de police, au « Bureau des suspects ».

Et qui est le chef du Bureau des suspects ?

Heureuse chance : c'est le bon M. Proey-Minans. Quand la guerre a commencé, il était trop âgé pour l'armée ; il a donc sollicité un poste qui soit utile au pays, et il a été affecté à un service de contre-espionnage.

Après quelques difficultés d'accueil dues à sa mauvaise vue, il reconnaît Bécassine.

- Ah ! Mais vous êtes la bonne de mon excellente amie M<sup>me</sup> de Grand Air. Que faites-vous ici, mon enfant ?

On s'explique.

L'homme en civil, dangereux espion, capturé grâce à Hindenburg, est emmené sous bonne garde ; Bécassine relâchée.

- Quant à ce brave chien, laissez-le moi. Vous ne pourrez jamais le faire entrer en Angleterre.

Hindenburg change de maître, et Bécassine se hâte vers le port. Hélas ! Le bateau quitte le quai lorsqu'elle y parvient, et Zidore, les mains en porte-voix, ne peut que crier leur adresse à Londres.

Transportée par le bateau suivant, Bécassine est accueillie par Zidore et Emile, le planton de M. Bertrand, un gentil canadien qui parle français et anglais. Tout de suite ami de Bécassine il entreprend de lui enseigner l'anglais. Elle se prend immédiatement pour une surdouée, car elle comprend beaucoup de mots en se promenant dans les rues de Londres : « tramway, five o'clock, revolver ». Elle est très fière et Emile se rengorge.

En premier lieu, Bécassine a une mission importante à remplir. Au départ d'Amiens, son ami le major Tacy Turn est venu la saluer ; un cœur romantique bat sous son uniforme et il lui a remis une toute petite fleur séchée « cueillie sur le champ de bataille ».

- Pour Miss Grâce, ma fiancée à Londres. Adresse sur ce papier.

Conduite au but par Emile et Zidore, Bécassine a un petit doute sur ses capacités linguistiques.

- Il y a encore des mots que je comprends pas. Quoi que je ferai si la miss parle pas français ?

Emile réfléchit.

- Répondez « yes », c'est plus poli.

Demeurée seule, Bécassine sonne. Une petite bonne aimable et volubile ouvre et déverse un flot de paroles où Bécassine ne décèle aucun mot connu.

- Yes, répond-elle.

Encore des paroles.

- Yes.

Encore des questions.

- Yes.

Elle est alors introduite dans une pièce où trône un fauteuil étrange, comme elle n'en a jamais vu en France.

Une dame en blouse blanche apparaît ; elle aussi parle très vite et de façon interrogative.

- Yes.

Un geste l'invite à s'asseoir dans le drôle de siège qui bascule en arrière... Deux mains ouvrent la bouche...

Bécassine, terrifiée se débat, jaillit hors du fauteuil et se rue vers la porte en hurlant. Elle se heurte à une dame qui entre, une dame élégante, en robe rose, qui parle très bien français : c'est Miss Grâce !

Tout s'explique : elle demeure avec sa sœur qui est dentiste ! La petite bonne appartient à elles deux. Le malentendu vient de Bécassine qui a répondu yes à toutes les questions.

Mais tout finit bien avec un excellent goûter et les larmes d'attendrissement de Miss Grâce pour la petite fleur du Major, cueillie sur le champ de bataille.

Bécassine est rentrée à Paris avec ses maîtres. Mais M. Bertrand va repartir au front dans les Vosges, avec Zidore bien entendu. M<sup>me</sup> Thérèse voyagera avec eux, mais restera chez ses parents. M<sup>me</sup> de Grand Air récupère Bécassine.

Adieux tristes à la gare de l'Est. M<sup>me</sup> de Grand Air et Bécassine se retrouvent en tête à tête dans le taxi qui les reconduit faubourg St Germain.

La marquise prend la parole ; voilà : elle a des ennuis d'argent. C'est la guerre ; elle est obligée de se restreindre. Elle va louer son bel hôtel et prendre un logement modeste à Versailles. Pour le service, elle ne gardera que sa vieille Marie...

Bécassine a compris ; c'est un déluge de larmes.

- Alors Madame n'a plus besoin de moi ? Madame va me renvoyer ! Moi qui aime tant Madame et toute la famille, et M. Bertrand et la jeune Madame...

La marquise émue par ce désespoir, lui tamponne les yeux.

- Allons, allons, je pensais vous trouver une bonne place, mais puisque ça vous fait tant de peine, n'en parlons plus, je m'arrangerai.

C'est la vieille Marie qui trouve la solution du problème. Marie, comme le dit fort bien Bécassine, « elle est comme une châtaigne : tout piquant dehors, tout bon à l'intérieur » :

- Puisque les hommes sont à l'armée, on embauche beaucoup de femmes. Vous pourriez trouver facilement une place. Madame vous logerait. Et avec ce que vous gagnerez, vous lui paierez votre nourriture, vous ne seriez pas à sa charge.

Cette excellente suggestion fait son chemin et Bécassine va se présenter à l'administration des tramways de Versailles.

Elle est immédiatement embauchée sur sa bonne mine. Le problème, c'est l'uniforme des employés de la compagnie : Bécassine refuse de quitter son costume breton. Bon, c'est la guerre ; tant pis pour l'uniforme. Par contre, le calot est INDISPENSABLE. On ne peut pas imaginer une receveuse sans calot !

- Mettez-le sur votre coiffe a dit le chef. Voyons ce que ça donne ? C'est un peu étrange, mais ça peut aller. Vous commencerez lundi.

Bécassine prend donc son service sur la ligne Chantiers/Porchefontaine. Le conducteur, le père Lemboité est un brave homme, pas compliqué. Son travail c'est de conduire, et tant qu'il a de l'électro dans la mécano, il conduit.

La receveuse sortante, chargée d'initier Bécassine aux finesses du métier, c'est Virginie Patate. « Patate » est un surnom. Petite fleur de Belleville, Virginie a grandi sur le pavé de Paris, sans connaître d'autres arbres que ceux du boulevard. Or, elle est passionnée de campagne, une « verte » avant l'heure. Elle vient de se marier avec un employé d'usine de Versailles et elle est émerveillée d'y découvrir de la verdure, les plantes, la terre...

Quand Bécassine l'aborde pour se présenter, avec une longue phrase mûrement policée dans sa tête, Virginie est en contemplation devant un tombereau de légumes. Elle a

pris en main une sorte de galet noir, et le caresse en répétant : « ce que c'est beau », sans prêter la moindre attention à l'arrivante et à son compliment. Un peu vexée, Bécassine la juge « fière » et pour dire quelque chose, remarque :

- C'est de la Vitelotte, qualité esstra !

Il faut se rappeler que, si elle connaît mal l'orthographe, Bécassine est très experte en science rurale. A ses simples mots, Virginie, cette femme présumée fière saisit Bécassine par les épaules et l'embrasse frénétiquement.

- De la quoi ? Vous connaissez ça ? Vitelotte, c'est bien ce mot là ? Vous m'en apprendrez d'autres ? Oh ! Merci, merci. Et elle replaque deux baisers sonores sur les joues de Bécassine.

Si bien engagées, les relations sont bonnes et au bout d'une semaine, les aiguillages et le maniement de la perche, n'ont plus de secret pour Bécassine.

Virginie peut l'abandonner sans risque.

Hélas ! Un drame se prépare.

Un jour, au terminus, en remontant dans son véhicule après l'arrêt, que voit Bécassine ? Madame de Grand Air encore seule dans la voiture !

Nous savons que M<sup>me</sup> de Grand Air a eu des ennuis d'argent. Invitée à déjeuner chez une amie, elle a voulu faire l'économie d'une voiture, et rentre chez elle par les transports en commun. Elle est sur son trente-et-un, avec une grande capeline garnie de chantilly, une robe de mousseline de soie et un boa sur les épaules.

- Madame dans mon tram ! Madame me fait bien de l'honneur !

Et Bécassine distribue énergiquement quelques bons coups de chiffon qui font voler un nuage de poussière. La marquise tousse.

Peu à peu la voiture se remplit, puis démarre, et Bécassine circule pour encaisser le prix des places. M<sup>me</sup> de Grand Air essaie bien de payer, mais la receveuse ignore délibérément la monnaie qu'on lui tend. Un voyageur dépenaillé, grommelle, à voix haute :

- Alors, comme ça, y a des voyageurs qui paient pas ? Et c'est toujours les plus riches.

Bécassine se campe devant lui :

- Et alors ? Si ça me plaît de payer avec mes sous, c'est y mon droit ?

Et à M<sup>me</sup> Grand Air :

- Quand Madame reçoit chez elle, elle ne fait pas payer, n'est-ce-pas ? Alors, pour une fois que Madame vient chez moi, je la ferais payer ?

Pendant ces échanges de vues, le temps s'est gâté. Un coup de tonnerre, de grosses gouttes, puis une averse torrentielle.

Terminus. « Tout le monde descend, crie Bécassine à voix haute, puis en aparté :

- Tout le monde, mais pas Madame. Madame attend sa correspondance à l'abri.

Cependant, le tramway de correspondance n'arrive pas. L'orage redouble. M<sup>me</sup> de Grand Air se dispose à descendre, cherchant à bien disposer son mouchoir pour protéger son chapeau.

C'en est trop ! Bécassine n'hésite plus.

Elle descend sous l'averse, change la perche, manœuvre l'aiguillage :

- Père Lemboité, on y va ! On change de ligne.

- Ah ! Bon !

Et voilà le Chantiers/Porchefontaine lancé sur la ligne de Clagny qui n'est pas la sienne, brûlant les stations pour l'unique voyageuse qui joint les mains, épouvantée.

- Qu'avez-vous fait, ma bonne Bécassine ? Vous allez avoir des ennuis...

Le tramway stoppe au terminus de Clagny, juste en face du logis de la marquise ; la pluie a cessé ; un soleil riant sèche les dernières gouttelettes. La robe de soie, la capeline et le boa ne connaîtront pas les taches d'eau, mais Bécassine sera licenciée.

- Je suis désolé, ma pauvre enfant, a dit le directeur, mais c'est le règlement ! Allons, rendez-moi votre calot !

Larmes.

Heureusement, les emplois ne manquent pas et Bécassine se voit convoquée au bureau de la R.A.L.E.U.P.P.S.T. La mauvaise habitude des sigles commence et celui-ci va faire passer une nuit blanche à la marquise, Bécassine et Marie, se creusant la tête pour trouver sa signification. Il s'agit, en clair, de la « Réserve d'Automobiles, Légèrement Endommagées, Pouvant Etre Utilisées Pour Petit Service Temporaire ». Le travail de Bécassine consiste à veiller sur leur remise en état de marche.

Elle va s'y employer avec zèle et compétence, mais en l'espace d'une année, une seule voiture consent à remarcher, ce qui provoque la fermeture du service.

Bécassine est-elle vouée à l'oisiveté ?

Non pas !

En rentrant de courses, un après-midi, elle trouve sa maîtresse prenant le thé avec... un chemineau déguenillé, la barbe broussailleuse et les souliers percés ! C'est M. Proey-Minans en pleine activité dans son office de Contre-espionnage. Cette fonction lui permet toutes sortes de déguisements et il adore ça. Pour l'instant, il cherche à convaincre sa vieille amie de quitter Versailles. Les nouvelles du front sont mauvaises en ce mois de mai 1918, et toutes les dernières nuits se sont passées à la cave en raison des alertes.

Il est interrompu d'abord par Hindenburg, forçant la porte pour se jeter au cou de sa chère Bécassine, puis une nouvelle fois par un coup de sonnette : c'est M. Bertrand.

- Votre ami a raison, ma tante. La capitale est menacée ; les raids se multiplient. Quittez donc Versailles. Je suis envoyé à Salonique, comme officier d'état-major. Ma femme m'accompagne jusqu'à Marseille. Venez avec nous jusque là.

- Je serai du voyage s'écrie M. Proey-Minans. On me proposait une mission en orient, et j'hésitais ! J'accepte, et j'emmènerai Hindenburg qui me sera bien utile avec son flair.

M<sup>me</sup> de Grand Air a fini par consentir. Elle propose même à Bécassine de l'emmener.

Mais malgré son amour des voyages, Bécassine refuse. Elle sait que Madame est gênée ; elle ne veut pas lui être à charge. Bertha ne lui fait pas peur. Elle restera à Versailles et trouvera bien à gagner sa vie.

Voire...

Ici nous abordons l'album « Bécassine chez les Turcs ». Il donne une image un peu « bon enfant » de la Grande Guerre, surtout à un moment tragique. Mais justement, M. Caumery écrit pour des enfants et c'est bien là son génie. Au milieu d'un quotidien dramatique, il parvient à piquer les petits faits réels ou vraisemblables qui écartent l'angoisse. En les soulignant, eux seuls, il construit un récit drôle et animé. L'ensemble veut être plaisant, et il est plaisant. Ce n'est pas un thriller !

Demeurée seule, Bécassine s'installe à Paris, près de la gare Montparnasse, dans un petit hôtel paisible tenu par des bretons. Elle gagne quelques sous en travaillant avec un peintre-vitrier qui, pour l'heure, remplace plus de carreaux cassés qu'il ne peint d'appartements. Puis elle se place chez un coiffeur. C'est là qu'elle retrouve Zidore entré là par hasard pour se faire raser. C'est vraiment une heureuse chance, car depuis deux jours il est à sa recherche, de la part de son officier. M<sup>me</sup> Thérèse vient d'être autorisée à suivre son mari à Salonique, et elle souhaite vivement emmener Bécassine.

Mission réussie donc ; mais le temps presse. Tous deux ont beau sauter dans un train en partance vers le midi, ils parviennent sur le port de Marseille au moment précis où le bateau le quitte. Devant le désespoir de Bécassine, un pêcheur propose de le rattraper avec sa barque ; le brave homme fait force rames et atteint le « Yemen » au sortir de la rade. Sportive, Bécassine y grimpe par l'échelle de corde et retrouve M. Bertrand, M<sup>me</sup> Thérèse, M. proey-Minans déguisé en serveur de restaurant et Hindenburg qui lui fait fête. Naturellement, elle

devient tout de suite la grande amie du commandant Bourlingue, marseillais jovial et exubérant.

La méditerranée est dangereuse en raison des sous-marins.

Il y a d'abord une fausse alerte ; puis une vraie ! Le Yemen est torpillé ; les groupes se répartissent dans les canots de sauvetage. Le canot n°5 est affecté à Bécassine, Zidore, M. Proey-Minans, Hindenburg, et le canonier Stentor, un bien sympathique gaillard, dans le civil choriste à l'opéra.

Gêné par sa mauvaise vue, M. Proey-Minans s'est trompé plusieurs fois de chemin, a trébuché sur tous les obstacles... bref il a beaucoup retardé le canot n°5 qui, pour cette raison, se trouve séparé du reste de la flottille. Tous les autres passagers du Yemen seront recueillis dans la journée, par un croiseur français, mais le pauvre canot n°5, non !...

Il commence par être renversé quand le Yemen coule.

Rembarqués, séchés, les naufragés font de grands signaux à la première voile qu'ils aperçoivent à l'horizon. La voile les a vus. Elle s'approche. Hélas ! Ce sont des Turcs <sup>3</sup>. Le groupe n°5 est ramené à terre et interné dans un camp.

Mais d'amicales complicités leur permettent de s'évader. Le voile islamique est parfait pour occulter le costume breton trop insolite au marché de Constantinople. Les complicités leur procurent aussi un chameau, Soliman. Il est très bien dressé et connaît le chemin qui mène aux lignes françaises. En cas de danger, pour lui faire accélérer son allure, il suffit de siffler quelques notes que l'on enseigne à M. Proey-Minans. Il partira aussitôt, comme une flèche.

Galamment, Bécassine est hissée sur le bât. Les hommes marchent à côté de l'animal se tenant à sa bride ou à sa queue. Hindenburg trotte allègrement ; mais tous les autres sont un peu somnolents après toutes ces émotions. M. Proey-Minans répète dans sa tête les notes à moduler, pour bien les mémoriser mais à force de les redire tout bas, il finit par les proférer tout haut, et Soliman s'emballe... Bécassine se cramponne et ses compagnons sont brutalement trainés sur le sable, pour peu de distance, heureusement. C'est tout de même bien contusionnés qu'ils arrivent chez les Français où ils sont accueillis, reconnus, réconfortés, et peu après, rapatriés, car le 11 novembre est proche.

Après ces mois de vie trépidante, Bécassine va-t-elle se contenter du train-train monotone d'une maison bourgeoise ?

Certainement pas. Et son premier soin sera de faire paraître une annonce de demande d'emploi. Car, si la guerre est finie, la vie n'a pas encore repris son rythme normal, ni M<sup>me</sup> de Grand Air son aisance d'autrefois. « Recherche situation mouvementée de préférence » a-t-elle pris soin de préciser.

Les réponses abondent, tant pour de vraies places que pour des plaisanteries. Chaque jour le facteur apparaît, surchargé, dans la petite chambre qu'elle occupe toujours chez M<sup>me</sup> de

Grand Air à Versailles. Cette quantité de courrier intrigue le brave homme et il ne peut se retenir :

- Si c'est pas indiscret, mam'zelle, qu'est-ce donc que toutes ces lettres que vous recevez ?

Bécassine l'informe et lui montre quelques unes des propositions fantaisistes accompagnées de dessins, qui lui sont faites : dompteuse de lions, danseuse de cirque, garde-chasse dans le Sahara etc. etc.

Tous deux rient de bon cœur, d'un cœur si bruyant qu'ils n'entendent pas frapper à la porte.

C'est M<sup>me</sup> Grand Air, mécontente de ce bruit qui fait stopper les passants sous la fenêtre, et qu'elle juge inconvenant.

Le facteur s'esquive.

Bécassine se justifie en montrant à sa maîtresse l'objet de leur hilarité. Madame sourit et oublie son mécontentement.

- Et parmi toutes ces offres, Bécassine, en avez-vous choisi une ?

- Pas encore, Madame.

- Peut-être alors, pourriez-vous rendre service à ma vieille amie, la comtesse de Kerkoz. Sa cuisinière l'a quittée et elle ne parvient pas à trouver de remplaçante.

Elle est interrompue par la vieille Marie qui entre à son tour chez Bécassine.

- Ah ! Les cuisinières d'aujourd'hui, c'est de la jolie graine ! Ça veut tout gagner et ne rien faire.

Et elle enchaîne, contente de pouvoir exhaler sa fureur. La veille au soir, elle a vu une affiche annonçant la réunion des cuisinières du quartier, un « métingue ». Elle a voulu y aller, pour voir... Elles ne veulent pas faire de ménage, pas de vaisselle, pas d'argenterie, gagner des deux cents francs par mois, plus le vin !... Alors la colère m'a pris et j'ai crié : « Prendre l'argent des maîtres, sans travailler, moi, j'appelle ça du vol ».

Aussitôt, toutes les autres se sont jetées sur elle et l'ont houspillée, secouée, injuriée, malgré ses cheveux blancs. Elle en tremble encore d'indignation.

M<sup>me</sup> de Grand Air la calme et revient à Bécassine.

- Bien sûr que j'irai, Madame. Où est-ce Kerkoz ?

- En Bretagne ; non loin de Dinard. Je vais vous préparer les indications.

Voilà Bécassine à la gare de Versailles Chantiers. Le train a déjà deux heures de retard et une foule compacte l'attend. Quand il arrive, c'est la ruée, et Bécassine y trouve une place par miracle.



Parti avec du retard, le train est contraint à de nombreux arrêts, pour en laisser passer d'autres. Puis, c'est la panne : arrêt en rase campagne. Peu à peu, des voyageurs descendent pour s'informer. Les employés, les contrôleurs se groupent autour du mécanicien et de son chauffeur : un grand rouquin et un petit noiraud, l'air aussi peu avenant l'un que l'autre. Le rouquin regarde insolemment les voyageurs et annonce :

- C'est une panne de frein ; c'est pas mon affaire.

Bécassine, toujours bonne langue, intervient :

- Si vous vouliez, m'sieu, vous sauriez sûrement l'arranger ce frein.

- Si je voulais ? Mais je veux pas ! Je suis syndiqué et mon syndicat m'a commandé de m'occuper de ma machine, et rien d'autre. J'obéis à mon syndicat.

Bécassine recule ; les voyageurs sont consternés ; un contrôleur est parti téléphoner au village le plus proche pour obtenir un dépannage.

A ce moment, un petit vieux monsieur descend d'un wagon et se présente : il est ingénieur, il pourra peut-être faire la réparation. Il attaque vis et écrous et au bout d'un quart d'heure annonce, triomphant :

- J'ai débloqué le frein. On peut repartir.

Mais le mécanicien et son chauffeur regardent la scène en ricanant :

- Moi, je marche pas, dit le rouquin. J'ai fait mes huit heures, et le syndicat m'a commandé de jamais travailler plus de huit heures. Allez, viens, le Noir.

Et tous deux s'éloignent à grands pas vers le village, indifférents à l'indignation de Bécassine qui leur crie dans le dos :

- Moi, j'comprends pas que, syndiqué ou non, on laisse de braves gens dans l'embarras quand on peut les en sortir !

Après ces multiples contretemps, le train arrive à Dinard avec vingt quatre heures de retard. Bécassine consulte l'itinéraire tracé par M<sup>me</sup> de Grand Air : « A Dinard, prendre le tramway pour Saint Briac » ; A Saint Briac, monter dans le landau envoyé par M<sup>me</sup> de Kerkoz ».

Le tramway fonctionne bien, mais à Saint Briac : pas de voiture. Bécassine se renseigne. Oui, la voiture de Kerkoz est venue ; elle a attendu longtemps, puis le cocher est reparti, croyant à un contordre.

- Bon, dit Bécassine ! Est-ce qu'il y a des voitures à louer dans le pays ?

- Non.

- Et un tramway ?

- Non plus ; la ligne existante sera prolongé dans deux ans.

Bécassine réfléchit, puis rédige ce message remarquable à M<sup>me</sup> de Kerkoz : « Vu que le tram n'ira chez Madame la Comtesse que dans deux ans, je dois renoncer à me rendre chez Madame la Comtesse dont je lui dis mes excuses humbles et dévouées ».

Il n'y a plus qu'à rentrer à Versailles. Pas de tramway pour Dinard avant demain lui dit l'employé.

- Tant mieux, pense Bécassine ; ça va me permettre de passer une journée dans ma chère Bretagne que j'aime tant.

Et elle s'enquiert de la plage la plus proche.

Heureuse comme une gamine, elle se déchausse, barbote, ramasse un crabe et quelques crevettes, puis part à la découverte sur la falaise.

Mais qui donc rencontre-t-elle, jouant au golf ? Le major Tacy Turn ! Oui le major aviateur. La guerre finie, il a acheté un joli manoir sur la côte française ; il y vit avec un majordome stylé, ses chevaux, ses chiens, son bateau, ses clubs de golf. Comme il est toujours aussi peu loquace, nous ne saurons jamais ce qu'est devenue Miss Grace.

Mais il est très heureux de retrouver Miss Bécassine. Il secoue les mains avec elle et la ramène chez lui pour le lunch. Bécassine hésite à s'asseoir à table : une simple servante, partager le repas de M. le Major !

- Vous devez ! Vous avez fait la guerre avec moi, vous pouvez manger avec moi. Je veux !

Après le repas, le major se force à prononcer quelques mots pour la prier de rester chez lui.

- Je cherche compagnon pour le sport. Faire le sport tout seul, cela n'est pas bon sport. Miss, voulez-vous être compagnon pour le sport ?

Le majordome stylé vient de servir le vieux porto du dessert, et Bécassine, la tête un peu troublée, accepte :

- Je veux bien être compagnon pour le sport.

Elle est intrépide, mais ça n'ira pas tout seul.

Le premier jour : moto. Le major pilote, Bécassine est dans le side-car ; il l'a chargée de la carte et lui commande de guider. Le major roule très vite et cette maudite carte ne tient pas en place. Un carrefour.

- Gauche ? Droite , questionne le major.

Bécassine ne parvient pas à lire ! Sauvée ! Un paysan au bord de la route.

- Le village, lui jette Bécassine au passage. Il tend le bras dans une direction.

- Gauche, crie Bécassine ! Mais le major semble furieux et crie quelques mots qu'elle n'entend pas.

Au village, arrêt. Le major entre à l'épicerie pour acheter un bidon d'essence ; il s'attarde ; Bécassine sort du side-car, chevauche la moto, tripote les manettes... Horreur ! Elle démarre, ne sais comment s'arrêter, fonce sur la route, traverse plusieurs villages comme une fusée à la grande épouvante des passants, et finit par stopper quand le réservoir est vide.

Pour regagner le manoir, elle n'a plus qu'à se faire remorquer par le cheval d'un paysan.

Retour peu glorieux. Rentré à pied, le major est déjà là. Il regarde Bécassine :

- Vous, pas cassée ? Bon.

Il regarde la moto :

- Elle, pas cassée ? Bon.

Puis tonnant :

- Moi, fâché, très !

- C'est parce que M. le Major a dû rentrer à pied ?

- Non ! Ça c'est du sport.

- Parce que j'ai monté sur la machine ?

- Non ! Ça c'est du sport.

- Alors, pourquoi que M le Major est fâché ?

- Parce que vous avez demandé le chemin ! Ça c'est contre le sport. Si vous faites encore une chose contre le sport, je chasserai vous ! Aoh !

Le lendemain, promenade en mer. Bécassine est ravie. Ils montent dans la barque pour gagner le petit voilier du major.

- Bravo Miss, vous ramez bien ; bon sport !

Dans le voilier, Bécassine prend la barre, s'attire encore des compliments ; l'oncle Corentin a été un bon professeur. La promenade est agréable ; les oiseaux tourbillonnent autour du bateau. Comme ils sont jolis !

- Miss, passez moi le fusil.

Horreur ! Va-t-il tuer un de ces gracieux volatiles ? Bécassine, on le sait, est la mère de tous les animaux. Voici justement un canard ; il approche, l'imprudent. Le major épaula. Au moment où il tire, Bécassine donne un brusque coup de barre. L'oiseau s'enfuit.

- Aoh ! Manqué ! Le premier, depuis dix ans. Vous avez fait exprès ?

- Oui.

- C'est contre le sport. Nous devons nous séparer, Miss.

Le major la débarque sur la côte la plus proche, lui remet une grosse liasse de billets.

- J'ai dit que je chasserais vous : je chasse ; et que je paierais : je paye. Vous êtes mauvaise pour le sport mais vous êtes bonne du cœur. Secouons les mains ensemble. Adieu Miss Bécassine.

Débarquée sur une côte déserte, Bécassine marche droit devant elle un bon moment sans rencontrer âme qui vive. Le soir tombe ; la fatigue commence à se faire sentir ; la faim aussi ; voilà justement la grille d'un château. Peut-être lui donnerait-on un bol de soupe ? Elle demandera à coucher dans une grange ; elle offrira de payer...

Timidement elle contourne le mur et pénètre dans la cour de la ferme attenante. Une femme est là, qui donne des ordres, la fermière sans doute.

Bécassine approche, expose sa requête.

- Bécassine !

- Virginie !

Virginie Patate ! Elles s'embrassent, et en remontant vers le château, Virginie raconte :

Elle aussi a quitté les Tramways de Versailles ; pas licenciée comme Bécassine, non ; elle a hérité une petite ferme dans les environs de Dinard. Amoureuse de campagne comme elle l'était, quelle fête ! Son mari, Colas, moins ravi, avait trouvé un emploi dans une briqueterie voisine.

Tout marchait selon ses vœux, elle élevait des poules, des lapins, arrosait ses légumes... Colas, lui, passait des nuits entières dans la cuisine, se livrant à des opérations mystérieuses. Une nuit, il la réveille, lui tend un bâton noirâtre.

-Tiens, dit-il ; goûte moi ça. Comment trouves-tu ça ?

- Ça ressemble à du très mauvais chocolat. Qu'est-ce que c'est ?

- C'est de la terre à brique mélangée à de la farine, de la mélasse et de la pulpe de betterave. Ça va nous faire très riches ! Et j'appellerai ça « Colas ».

De fait, on était encore en guerre, avec des restrictions ; les gens se sont jetés dessus ; et puis, même la guerre finie, la publicité s'en est mêlée. On a eu des slogans : « Colas coûte moins, nourrit plus ». Et voilà où ça nous a menés. Elle montre le château qu'elles viennent d'atteindre. En haut du perron, un valet de pied ; dans le hall, deux autres... Colas doit rentrer tard. Elles dînent toutes les deux, servies par plusieurs domestiques. Puis Bécassine visite les lieux : des fauteuils dorés, des tableaux cubistes « qu'on ne sait pas bien ce que ça représente, mais qu'ont de bien beaux cadres ». Les lavabos de la salle de bains sont des vasques de marbre vert où crachent des robinets poissons rouges. Pendant qu'elle admire, confondue par tant de luxe, Virginie revêt une robe élégante.

- Pourquoi te changes-tu à cette heure ci ?

- Parce que mon mari va rentrer et il veut toujours me voir en grande toilette.

Voici d'ailleurs le châtelain ; vêtu à la dernière mode, guêtres blanches, canne, gants de chevreau, monocle ; il baise la main de sa femme. Virginie présente :

- Bécassine Labornez de Clocher les Bécasses, une amie.

En voyant le sourcil de son mari se froncer devant le costume de Bécassine, elle ajoute vivement :

- De vieille famille bretonne !

- Ah ! Très bien, fait le nouveau riche, rasséréiné.

Colas est un excellent homme, mais il est devenu le nouveau riche parfait. Il a un culte immodéré pour le « grand genre », ou du moins ce qu'il prend pour tel.

Virginie, elle, regrette sa petite ferme et son poulailler. Cette opulence trop rapide l'inquiète et, en aparté, elle confie à Bécassine ses craintes pour l'avenir.

Même de vieille famille bretonne, cette amie de sa femme qui porte une coiffe et un tablier, chiffonne le châtelain. Apprenant qu'elle cherche un emploi, il lui propose la fonction de « Directrice artistique de sa maison ». Dès lors, il la prie de quitter son tablier et lui commande une robe neuve ; elle est identique à l'ancienne, mais garnie d'une profusion de galons dorés et d'une collerette « Médicis » qui lui godaillie les épaules. Ainsi est-il satisfait, et ô joie, l'occasion de tester les compétences artistiques de Bécassine se présente tout justement ; un voisin vient d'acquérir à grands frais un tableau et il sollicite l'avis de M. Colas, réputé dans le pays comme grand connaisseur en la matière.

Le châtelain emmène aussitôt Bécassine et on leur présente l'objet : un portrait de Dunois, le compagnon de Jeanne d'Arc.

- Authentique affirme le voisin. Du pur XV<sup>e</sup> siècle ; signature peu lisible, mais d'époque ! Qu'en pensez-vous M<sup>elle</sup> Bécassine.

- Je pense, répond-elle, que ce bonhomme n'est pas beau...

Elle le contemple pourtant, longuement, puis,

- Ce tableau n'est pas du XV<sup>e</sup> siècle affirme-t-elle ; il est de 1912.

!!!

???

Elle se souvient avoir vu, dans son enfance, un jeune peintre famélique qui peignait des paysages pour un marchand de Quimper. Il avait posé son chevalet à Clocher les Bécasses. Un jour, l'homme de Quimper est venu lui dire que ses clients étaient lassés de paysages et réclamaient des portraits genre ancien.

- Ah ! Bon, a fait le rapin. Et il s'est remis à l'ouvrage, mais par économie, il peignait sur ces anciennes toiles sans même les gratter. Et ce Dunois, elle l'a vu peindre par-dessus une rue de Quimper où roule un gamin à bicyclette.

- Du reste, je vais vous le prouver ; donnez-moi un chiffon et de la benzine.

Elle frotte doucement et le dessous apparaît.

- Vous voyez, crie-t-elle, triomphante. Y avait pas de bicyclette du temps de Jeanne d'Arc, que je crois !

- Canaille de marchand, murmure le voisin dupé.

Du coup, la considération de M. Colas pour Bécassine a considérablement augmenté.

Cependant les craintes de Virginie ne sont que trop justifiées ; M. Colas est ruiné... Virginie en est plutôt satisfaite. Chez lui, le bon sens est revenu :

- Maintenant je vais travailler avec elle, affirme-t-il.

Il n'a plus de monocle, plus de costumes extravagants. L'adversité l'a débarrassé de tous ses ridicules.

Tous les domestiques sont remerciés. La belle voiture va être vendue comme le reste, et en la conduisant chez son acquéreur, il fait un crochet pour déposer Bécassine au château de Kerkoz. N'était-ce pas là son but au départ de Versailles ?

Kerkoz et sa cuisine... Monotonie du quotidien. Bécassine se lasse très vite de la « vie humble aux travaux ennuyeux et faciles » 4 et son bel équilibre habituel est perturbé.

Tour à tour surexcitée et apathique, elle inquiète sa bonne maîtresse.

- Elle s'ankylose, constate le médecin. Il lui faudrait un peu de mouvement.

Voilà justement l'impromptu qui se présente en la personne de M. Pierre Kiroul, neveu de M<sup>me</sup> de Kerkoz. C'est un être exquis et fantaisiste qui n'a d'autre but dans l'existence, que la recherche de l'originalité. Il vient au château pour saluer sa tante, avant de partir en voyage, mais n'a pas encore choisi sa destination. Dès l'abord, Bécassine le fascine. Quelle compagne d'aventures merveilleuse elle serait ! Il brûle de l'emprunter à sa tante et insiste tellement qu'elle cède. Bécassine, ravie, regagne Paris avec son nouveau maître pour s'y préparer à l'expédition.

A Paris, Pierre la quitte à la gare, ayant une course à faire et lui donne rendez-vous à son appartement. A l'adresse indiquée, Bécassine découvre un concierge extraordinaire : M. le vicomte Gontran !!! La crise des logements, née de la guerre, n'est pas encore résorbée. A la veille de se marier, ne trouvant rien à louer, il a pris cette loge vacante en désespoir de cause. Bien entendu, c'est son valet de chambre qui fait le travail.

A l'instant précis où Bécassine l'aborde pour s'informer de l'étage de M. Kiroul, ledit valet de chambre apporte le courrier sur un plateau.

- Que de lettres, s'exclame le vicomte ! Jeune fille, puisque vous êtes là, consentez-vous à m'aider ?

Bécassine est la complaisance même. Elle s'empare d'un coupe-papier d'écaille et ouvre les enveloppes qu'elle passe au fur et à mesure à M. Gontran. Celui-ci s'absorbe, plisse le front, pousse des exclamations.

- Je ne comprends rien ! Je ne connais pas tous ces gens qui m'écrivent...

Soudain il se frappe le front :

- Mon Dieu, j'oubliais que je suis le concierge ! Je suis en train d'ouvrir tout le courrier de l'immeuble. Comment faire maintenant ?

Bécassine suggère avec bon sens de fouiller la corbeille à papier et de ré-appareiller les lettres avec les enveloppes, en comparant les écritures.

Travail long et minutieux couronné de succès. Chaque lettre a retrouvé son enveloppe. Sauf une ! Une seule à en tête du ministère des Affaires Etrangères.

- C'est sûrement pour votre maître, affirme M. Gontran. Il n'y a que lui dans l'immeuble qui reçoit du courrier des ministères. Portez-la lui. C'est au troisième bâtiment sur jardin. Et, en lui glissant un billet : « merci pour votre aide, mademoiselle ».

- Un concierge qui donne des pourboires, ça ne s'est jamais vu, pense-t-elle.

Pierre Kiroul ne comprend rien non plus à cette lettre. Le destinataire est prié de se rendre aux USA, d'y rencontrer un certain M. Harris Brown, homme d'affaires, et de recevoir de lui un petit paquet à rapporter au ministre. C'est mystérieux et enthousiasmant.

- Merveilleux, clame Pierre ! Voilà la destination trouvée. En avant pour l'Amérique.

Il faut noter qu'à la fin de la Grande Guerre, l'Amérique n'est plus, certes, celle de Christophe Colomb, mais elle est encore nimbée d'Inconnu, même après le passage des soldats en 1917. Pour la vieille Europe, les USA sont le pays de la vitesse, des gratte-ciel, des milliardaires et des grosses usines. On n'en sait pas beaucoup plus, des immigrants s'y rendent... et y restent ; mais les touristes sont rares. C'est donc une aubaine d'y être envoyé, surtout avec une mission ministérielle.

L'arrivée à New York est tout à fait conforme aux croyances communes : circulation dense, métro aérien, piétons pressés, ascenseurs-fusées. C'est par l'un d'entre eux que Bécassine est propulsée dans une petite chambre d'hôtel, au dix huitième étage ; grand confort, superbe salle de bain, mais... il manque quelque chose ! Elle sort dans le couloir, appelle le garçon d'étage.

- Bed ???

Le garçon rit, appuie sur un bouton : le lit sort du mur. Un autre bouton : le lit rentre ; un troisième : la baignoire se remplit. B préfère passer la nuit dans un fauteuil.

Bref repos, puis direction 145<sup>e</sup> rue, au bureau de M. Harris Brown. La secrétaire est désolée : M. Brown vient de partir pour San Francisco ; c'est un important business man qui voyage beaucoup.

Qu'à cela ne tienne ! Voilà Bécassine et Pierre Kiroul dans le Southern Pacific Railroad qui traverse les USA d'est en ouest. C'est un long parcours. Bécassine qui inspire toujours une vive sympathie sur son passage se lie d'amitié avec le contrôleur noir. Elle va même lui rendre service ; il voudrait bien répéter un air de banjo qu'il est invité à interpréter prochainement... Eh bien ! Elle lui offre de poinçonner les tickets à sa place, elle se souvient des tramways de Versailles ; c'est un travail qu'elle connaît. La casquette de la compagnie sur la coiffe, elle commence à officier paisiblement. Les choses se compliquent avec un voyageur grincheux qu'elle a dû réveiller. Le chef de train est appelé. C'est le scandale. Il est intraitable : il y a infraction grave au règlement. Bécassine, -et Pierre forcément-, devront quitter le train à la prochaine gare.

Gare ? Ouais ! Sur les interminables lignes américaines, il existe, hors des grandes villes, quelques haltes où le train ne s'arrête que sur demande. C'est une simple cabane en planches au milieu d'une vaste espace désertique. Généralement le voyageur qui y descend, est attendu. Pour Bécassine et Pierre Kiroul, tel n'est pas le cas. Seule présence : le chef de station qui les renseigne : le prochain train ? Demain même heure.



Et l'auberge la plus proche ? A quelques miles, à parcourir à pied.

Ils y sont bien accueillis, réconfortés par un bon repas et un hôte bavard, enchanté de cet auditoire tout neuf. Ils apprennent de lui qu'ils sont ici dans le Colorado, et qu'il y a, toute proche, une réserve d'Indiens.

Bécassine frémit. Les Indiens, elle les connaît bien. Elle en a vu au cinéma. Ils ont des plumes sur la tête ; ils attachent les étrangers au poteau de torture et ils dansent en chantant autour d'eux avant de les scalper. Sa nuit est peuplée de cauchemars.

Au petit matin, elle se réveille et cherche des yeux son sac. Ah oui, elle l'a laissé dans la salle commune. Elle y entre ; personne. Son sac est là-bas, bien en évidence sur la table. Elle va s'avancer quand la porte s'ouvre doucement. Horreur : ce sont deux Indiens ! Tout pareils à ceux du cinéma, le visage peinturluré et des plumes sur la tête. Ils ne la voient pas, car elle est masquée par un gros meuble. Terrorisée, elle se fait toute petite dans l'encoignure, se serre, se recroqueville, heurte un balai qui tombe avec fracas. Un des Indiens s'approche. Elle ferme les yeux...

- Une payse, s'écrie l'Indien, en français !

Eh oui, l'Indien est un Breton ! Il y a quelques mois, apprenti bûcheron, il est passé dans la région avec son patron. Il a visité la réserve et trouvé les Indiens si sympathiques qu'il est resté avec eux. Il s'appelait Fennick ; maintenant c'est Clair Antilope. Il insiste vivement pour présenter Pierre et Bécassine à la réserve.

- Puisque vous cherchez l'originalité !

En route ; il y a un train par jour ; on prendra le suivant.

Au camp, les deux blancs éveillent la curiosité : on voudrait bien les montrer au chef ; par malheur, il est malade, confiné sous sa tente. Mais peut-être que les recettes du Vieux Monde pourraient agir ? Bécassine et Pierre sont introduits dans le tipi où le Fils des Nuages gît sur une peau de bison. Son visage vert sous le maquillage et les nombreux reliefs d'un récent festin, permettent à la grande expérience de Bécassine de diagnostiquer une indigestion.

- Vous avez sans doute raison approuve Pierre ; mais il lui faudrait un régime, des biscottes, de l'eau de Vichy...

M. Pierre ne connaît que les remèdes délicats usités dans le beau monde.

La constitution solide de Bécassine vient de pratiques plus rustiques. Elle se souvient qu'enfant, à la ferme, ses malaises étaient traités par la diète et les tisanes. Si, par chance, un porc était malade en même temps qu'elle, on appelait le vétérinaire... Au moment de son départ, la mère apparaissait, Bécassine sur les bras.

- M'sieu le Docteur (il était flatté) y a la petite qui ne va pas bien.

- Tire ta langue, gamine !

- Bon ! Je vous ai laissé une bouteille de potion. Vous donnerez une cuillerée à la petite et le reste au cochon.

C'est le père qui s'était chargé du traitement. Mais il s'était trompé ; il avait donné une cuillerée au cochon, et le reste... Bécassine s'en souvient encore !

- Pas la peine répond-elle à Pierre ; j'ai tout ce qu'il faut.

En effet quelques gouttes d'alcool de menthe sur un carré de sucre opèrent un mieux rapide. Une heure plus tard, tout à fait rétabli, le grand chef peut revêtir sa coiffure de gala et franchir son seuil. Le peuple, en liesse, acclame les deux médecins blancs. Puis, une averse subite ayant éclaté, Bécassine ouvre son inséparable parapluie rouge sur le plumet royal. La vue de cet objet inconnu transforme la liesse en délire. Une fête s'improvise, avec chants et danses devant le chef, hilare. Seul parmi la foule, le sorcier Pihl-UI, vexé parce que ses remèdes n'ont rien fait, rumine sa vengeance. Il s'éloigne furtivement, et au plus fort de la fête une flèche sifflante, bientôt suivie d'une deuxième viennent crever le parapluie protecteur déployé comme un dais sur la tête du grand chef.

Stupeur générale ! Mais quelqu'un a vu Pihl-UI qui s'enfuit ; tous les hommes s'élancent à sa poursuite.

Redoutant une bagarre, Bécassine et Pierre s'éclipsent discrètement dans la direction opposée. Parvenus à une route goudronnée, ils rencontrent deux automobilistes qui se rendent, justement, à San Francisco. Heureuse chance. Mais ces deux américains sont d'une espèce rare : ils ne sont pas pressés ! Ils flânent pour leur plaisir dans la belle nature américaine, musardant à droite et à gauche. Ce n'est pas l'affaire des deux français qui ne pensent qu'à leur mission. Ils demandent donc à être déposés à la prochaine gare.

Celle-ci est mieux qu'une simple halte ; c'est un bâtiment conséquent, au centre d'une coquette petite ville ; l'horaire leur permet un bon repas dans l'auberge d'une brave mama noire, sous une tonnelle ombragée. C'est pourquoi Bécassine ne s'explique pas l'air soucieux de son compagnon. Elle s'en inquiète.

- C'est y la santé, M. Pierre qui ne va pas ? Ou le retard ?

- Non, non, Bécassine, rien de grave ; de simples embarras d'argent ; ne vous tracassez pas. Promenez vous en ville ; moi je vais faire une sieste.

Bécassine aime marcher : c'est là que les idées lui viennent. Elle réfléchit : « embarras d'argent » ? Elle a trouvé ! Embarras de voiture, c'est quand il y a en trop ; embarras d'estomac, c'est aussi du trop. Donc pour l'argent, c'est pareil ; si on en a trop, il faut le dépenser.

D'où un réveil pénible pour Pierre Kiroul, la salle de l'auberge est remplie de divers fournisseurs, apportant chacun une commande faite par Bécassine, leur facture et un aimable sourire.

Pierre a bien essayé le mot « malentendu », mais les sourires sont devenus grimaces, le ton a monté ; il a dû payer.

- C'est la ruine, constate-t-il en regardant les 3,85 francs restant dans son portefeuille.

Mais la chance va revenir : l'aimable Mama leur fait savoir qu'un fermier voisin, M. Colt, cherche du personnel. Ils y courent.

- La ferme, ça me connaît, j'y suis née, affirme Bécassine.

Et Pierre a quelque expérience des chevaux.

L'embauche se fait.

Les difficultés surgissent cependant tout de suite, car, dans la ferme paternelle, Bécassine a rarement eu l'occasion de manier le lasso pour ramener les bêtes fugitives. Et M<sup>me</sup> Labornez faisait d'excellentes confitures, avec un chaudron et une écumoire pour tout matériel. Ici, le laboratoire de M<sup>rs</sup> Colt, avec son tapis roulant, ses appareils à dénoyauter, à couper, à éplucher, ses thermomètres et ses pèse-sirop, dépassent les compétences de Bécassine.

Quant à Pierre, il a trouvé les chevaux plus nerveux qu'au manège, et il a failli se faire encorner par un taurillon facétieux.

M. Colt préfère mettre fin au contrat, mais les deux voyageurs l'ont beaucoup diverti et il paye largement leur sympathique inutilité.

Les voici donc à nouveau dans le Southern Pacific en direction de San Francisco, puis, se précipitant dès l'arrivée au bureau de M. Harris Brown. Déception : il vient de repartir pour New York.

Cette fois le trajet ouest/est est parcouru sans escale, sans escapades, sans fantaisies.

A la 145<sup>e</sup> rue : toujours pas de M. Brown, déjà disparu, mais la secrétaire a reçu ses consignes : voici le petit paquet cacheté de cire rouge à remettre au ministre français ; et l'explication : c'est une blague à tabac du ministre, que M. Brown a empochée par mégarde à son dernier passage à Paris.

Les P.T.T auraient sans doute pu effectuer le transfert, mais les lecteurs n'auraient pas goûté les savoureuses aventures de « Bécassine voyage ».

### III - La stabilité

Que s'est-il passé en France, pendant ces événements ? D'abord, M<sup>me</sup> de Grand Air, est sortie victorieuse de ses ennuis d'argent. Comment et pourquoi ? Fidèle à sa tactique, l'auteur nous met devant un fait, sans se perdre dans des explications sans intérêt. La guerre est finie, c'est un motif suffisant.

Elle a donc résilié le bail du modeste appartement de Versailles. Elle a récupéré l'hôtel du Faubourg St Germain. Marie a retrouvé son statut de première femme de chambre. Elle est secondée par une deuxième femme de chambre et par Hilarion, valet stylé qui porte beau sous le gilet rayé. Un chef règne à la cuisine assisté de deux aides. Il y a deux chevaux dans l'écurie, deux voitures dans la remise, une ouverte et une fermée ; leur entretien est assuré par un cocher.

Enfin le personnel est complété par le ménage des concierges. Eux n'ont pas bougé ; ils ont été loués avec l'hôtel et sont très satisfaits de retrouver leur bonne maîtresse et les vieilles habitudes.

La première visite de Bécassine, à la descente du train-paquebot est pour eux. On a beaucoup à se raconter, de part et d'autre. Le voyage de Bécassine, nous le connaissons. Mais ici ? A Paris ?

Madame était à peine réinstallée qu'elle a reçu la visite d'une paysanne bretonne portant un bébé dans les bras.

- Vous vous souvenez de votre filleule, la petite Louise ? a demandé la femme.

Bien sûr que Madame se souvenait. C'était la fille d'un des jardiniers du château de Clocher-les-Bécasses. Elle avait accepté d'en être la marraine, bien avant la guerre, vers 1905, par là.

- Eh bien, la petite Louise, elle s'est mariée avec un gentil garçon, juste après l'armistice. Ils ont eu une petite fille. Et puis les malheurs sont arrivés. Louise est morte, puis ses parents, puis son mari. De la famille, il ne reste que moi, sa sœur.

Mais j'ai déjà cinq enfants et la culture, ça ne va pas fort en Bretagne : le prix des porcs diminue, et le prix de leur nourriture augmente. Alors, on s'est décidé, mon mari et moi : on part pour le Canada. Comment voulez-vous qu'on se charge d'un bébé ? Le voyage... et puis, pionniers, là bas...

Et tout ce récit, la femme l'avait fait par lettre à Madame, en lui demandant de bien vouloir prendre la petite. La lettre n'était jamais parvenue, et, sans réponse, la paysanne croyait à un accord. Elle amenait donc l'enfant. Que faire maintenant ?

Madame avait d'abord refusé de se charger du bébé ; une aide pécuniaire, oui, mais pas plus. Puis elle avait pris le bébé dans ses bras et toute attendrie, elle avait dit :

- Pauvre petite ! Je ne peux pas te rendre ta maman, mais tu auras une grand-mère.

Voilà où on en était à l'hôtel. Naturellement il fallait quelqu'un pour s'occuper de la petite Louise-Charlotte [Loulotte on disait]. Et jusqu'ici tout ce qui avait été envoyé par le bureau de placement, avait déplu à Madame.

Bécassine ne veut pas en entendre davantage. Elle grimpe l'escalier quatre à quatre, pénètre en coup de vent dans le salon.

- J'suis t'y heureuse de revenir !

- Bécassine, crie M<sup>me</sup> de Grand Air !

- Parait qu'il y a ici un bébé ? Moi qui les aime tant !

Pour l'instant, le bébé hurle, la bouche en carré, les poings dressés. Bécassine s'approche du berceau, penche sa bonne figure ronde, et le miracle s'accomplit : les hurlements cessent, la grimace se change en sourire, les petits bras se tendent.

- Bécassine, voulez-vous être nourrice ?

- Si je veux !? C'est tout mon désir Madame !

Et voilà, pour Bécassine un nouveau métier qui commence.

En premier lieu, M<sup>me</sup> de Grand Air a fait venir son médecin. Comme le grand Tronchin pour le jeune Louis-Philippe, futur roi des Français, il a expliqué à Bécassine toutes les règles à respecter pour l'hygiène, l'alimentation, les horaires...

Et avec Loulotte, nous entamons la troisième partie du cycle « Bécassine », période plus calme. Jusqu'ici, Bécassine, héroïne indépendante suivait ses seules initiatives. Maintenant, elle dépend de Loulotte. C'est une fillette gentille, mais banale. Elle deviendra une adolescente ordinaire. C'est la « petite fille bien élevée » d'entre les deux guerres. Elle ne sert à Bécassine que pour lui fournir des lieux de déplacement et d'aventures : vacances à la mer, à la montagne, à la campagne...

Pour l'instant, Bécassine s'adapte. La marquise a acquis une belle voiture d'enfant que Bécassine pousse quotidiennement le long des quais, sur l'Esplanade des Invalides ou aux Tuileries. Elle est rapidement connue dans tout le quartier : agents de police, nourrices, bonnes d'enfants, cochers de fiacre, tout le monde l'aime !

Elle fait très bon ménage avec Loulotte ; son seul point noir, c'est le biberon de nuit. Ce qui nous vaut une « invention » sensationnelle, réalisée seulement –par bonheur–, sur le papier. Elle imagine une gigantesque balance à deux plateaux. Sur l'un d'eux, elle place le bébé dans son berceau. Sur l'autre, différents poids et objets faisant l'équilibre.

Ce deuxième plateau est placé au dessous d'une horloge à poids dont l'un descend quand l'autre monte. Le poids qui descend parvient au plateau, l'alourdit, le fait descendre, et par conséquent l'autre monte avec le berceau et le bébé. Si tout est bien minuté [l'ordinateur ici serait utile !!!] le bébé arrive ainsi jusqu'à un biberon préparé, accroché à un câble et qu'une poulie fait basculer dans la bouche de l'enfant. Rendu plus lourd par le lait absorbé, le bébé et son lit redescendent à la position de départ. L'enfant est à peine réveillé ; la nourrice pas du tout.

Il y a un épisode dramatique : Bécassine, un soir, entre un instant chez la mercière pour un petit achat. Elle cale avec soin la voiture d'enfant devant la porte. Mais l'instant se prolonge, car la mercière est une payse ; elle vient justement de recevoir une lettre de Clocher-les-Bécasses avec des nouvelles de tout le pays.

- Je vais te la chercher, Bécassine.

Tout le village défile et quand Bécassine sort, la nuit est complètement tombée. Elle se sent en retard, saisit le landau, rentre au pas de course et sort... un poupon tout noir ! Tout s'arrange après quelques minutes d'affolement. La nounou noire qui pleure devant la mercerie retrouve son nourrisson et Bécassine le sien.

C'est au printemps suivant que Loulotte fait ses premiers pas et Bécassine éprouve une grande joie quand M<sup>me</sup> de Grand Air lui annonce :

- Bécassine, nous allons passer les vacances de Pâques à Clocher-les-Bécasses. Il y a longtemps que je n'y suis pas allée ; je voudrais revoir le château ; nous feront le trajet dans la voiture de M. Proey-Minans.

Ce bon M. Proey-Minans, c'est un voisin. Il demeure rue St Guillaume et rend souvent visite à sa vieille amie. La guerre a réveillé en lui le goût des voyages. Il se passionne maintenant pour les études de géographie. Son appartement est rempli de cartes, d'Atlas, de mappemondes... Il est tout heureux de ce petit déplacement vers la Bretagne.

- Je guiderai, a-t-il dit à Auguste son chauffeur.

Partis de grand matin, les voyageurs font quelques détours inutiles dus à la myopie de M. Proey-Minans. Auguste a bien tenté, une fois, de le contredire, mais il s'est fait tellement rabrouer que maintenant il demeure coi et obéit sans discuter.

Après avoir roulé toute la journée, M. Proey-Minans reconnaît qu'il a dû se tromper.

- Auguste, savez-vous où nous sommes ?

- Nous sommes à Saint-Denis, Monsieur.

Ils ont tourné sans arrêt autour de Paris.

Le lendemain, Auguste qui connaît la route comme sa poche reprend les rênes. Tout se passerait bien sans Bécassine qui se jette sur le volant pour lui faire éviter un chien. La belle voiture est dans le fossé ; les voyageurs, indemnes, finissent le trajet par le train.

Et Voilà Clocher-les-Bécasses où M. le maire [l'oncle Corentin] a préparé une réception grandiose pour remercier M<sup>me</sup> de Grand Air d'avoir adopté une enfant du pays : drapeau, musique, discours, ovations : « vive M<sup>me</sup> la marquise, bienfaitrice du pays ».

Bécassine reçoit un accueil plus discret, mais aussi chaleureux en visitant tour à tour les parents, les amis, les voisins...

Une seule personne a le nez qui s'allonge ; c'est Marie Quillouch ; Marie, qui, seule au village a quitté le costume breton ; Marie jalouse de sa cousine et de la bonne place qu'elle occupe à Paris chez M<sup>me</sup> la marquise.

Elle aussi s'est rendue à l'arrivée du train, et pour l'occasion, elle s'est « habillée ». Pour rajeunir un chapeau élégant, elle l'a peint en rouge et orné de la couronne de mariée de sa mère qu'elle a dérobée sous son globe. Malheureusement la nouvelle couleur du chapeau a égayé un veau sur son passage ; il a voulu folâtrer et goûter à ces fleurs inconnues.

Quand Marie rentre chez elle, elle trouve d'abord son père qui l'entraîne dans la grange dont le sol est constellé de taches rouges.

- C'est t'y toi qu'as fait ça ?

- C'est moi.

- Et comment que t'as fait ça ?

- En peignant mon chapeau.

- Et pourquoi c'te peinture de carnaval ?

- Parce que j'ai lu dans le journal que c'est la mode !

- C'est pas des raisons pour souiller ma grange et gâter un chapeau tout neuf. Ça fait que huit ans que je te l'ai acheté ! Tu mériterais...

Mais Marie n'en a pas fini avec les auteurs de ses jours. Voici sa mère qui l'entraîne dans sa chambre, devant la commode, devant le globe-vide.

- Quoi qu'y avait sur c'te coussin ?

- Ton bouquet de mariée, m'man.

- Qui qui l'a pris ?

- C'est moi m'man.

- Et où qu'il est à c't'heure ?

- C'est le veau à la mère Lannec qui l'a mangé, m'man.

Les calottes pleuvent ; les parents, consternés ne comprennent pas. Alors Marie explique. Elle voulait plaire à M<sup>me</sup> de Grand Air, attirer sa sympathie, sa confiance, remplacer Bécassine, obtenir sa place de nourrice, son travail agréable et de bons gages, à Paris.

Oui, évidemment, une bonne place pour Marie se serait bien. Mais tout ce montage paraît louche aux Quillouch.

- Bécassine, c'est une bonne fille.

- Ce serait dégoûtant de lui chiper ce qu'elle a.

- Si Marie peut avoir sa place sans lui faire de méchancetés, ça ira.

- Mais si elle fait des méchancetés à sa cousine, elle aura à faire à moi !

- Et à moi aussi !

La main paternelle et l'écumoire maternelle se sont levés ensemble, menaçantes, et Marie se réfugie dans sa chambre pour réfléchir à un scénario sans méchancetés.

Elle a trouvé ! Ça y est ! Il faut marier Bécassine. Mais Marie s'y prend comme une pelle, et le pétard fait long feu. C'est Bécassine qui repart vers Paris à la fin des vacances.

Au printemps suivant, quand Lolotte est pâlichonne, le médecin recommande l'air de la montagne. Et les atlas de M. Proey-Minans révèlent que la Suisse est à la fois proche [pour ne pas effaroucher M<sup>me</sup> de Grand Air], montagneuse et remplie d'air pur. Il sera du voyage bien entendu, avec Auguste, son valet de chambre.

Le grand évènement du voyage, Bécassine en est l'héroïne grâce à Lolotte. La petite fille veut absolument jouer avec le bébé d'une nurse à mine patibulaire qui partage leur compartiment. A la douane, le bébé se révèle un faux bébé, la nurse une fausse nurse ! C'est un dangereux contrebandier qui tentait de passer des mille et des cents dans les langes d'un poupard de celluloid. Prison pour l'escroc ; ovations pour Bécassine.

Après cette nuit mouvementée, un soleil riant se lève sur la Suisse. Du couloir Bécassine admire l'aimable paysage qui défile sous ses yeux : les prairies vertes émaillées de fleurs, les pentes plus sombres, les pics neigeux. Mais, se sachant sujette au vertige, elle remarque qu'elle n'ira pas y voir de plus près.

Auguste, auprès d'elle, a entendu sa réflexion et ricane. Auguste fait partie de la race insupportable des hommes qui savent tout, de ceux « à qui on ne la fait pas ».

- Vous auriez bien tort, M<sup>elle</sup> Bécassine ; la montagne c'est pas dangereux du tout.



Et devant la stupéfaction de Bécassine, il enchaîne : bien sûr que le danger, c'est une invention des agences pour appâter les touristes. Ces gens-là adorent les sensations fortes, frissonner de peur mais dans la réalité, la neige n'est pas si glissante que ça ! Les cascades ? Elles sont alimentées par des robinets qu'on ferme la nuit pour économiser l'eau ; les précipices ? Oui, ils sont là, mais tendus de filets invisibles et truffés de guetteurs armés d'échelles et de cordes qui surgissent au moindre incident. Non, vraiment, le danger, quelle blague !

L'arrivée à Sierre, puis à l'hôtel, met fin à cet étrange enseignement. M<sup>me</sup> de Grand Air, toujours bonne, accorde l'après-midi à Bécassine.

- Allez vous promener, lui dit-elle ; ça vous reposera de votre nuit agitée. Je m'occuperai de Loulotte.

Bécassine s'équipe : gros souliers ferrés, guêtres, chandail de laine, et une folie qu'elle s'est offerte à Paris : un ravissant chapeau, à bords roulés, garni d'une plume, toujours par-dessus la coiffe, bien entendu. Un chapeau copié sur celui de la reine de Belgique, a affirmé la vendeuse !

Galant, Auguste s'est proposé pour l'accompagner. Lui aussi a revêtu un équipement de vieux montagnard et leur apparition dans le jardin de l'hôtel, fait sensation. Les avis, les conseils pleuvent, les recommandations de prudence aussi. Le patron de l'hôtel rassure M<sup>me</sup> de Grand Air.

- N'ayez pas peur, M<sup>me</sup>, je vais leur donner un bon guide !

Il appelle aussitôt Ildefonse, l'un des garçons de l'hôtel, un jeune homme fluet, poupin, qui rougit dès qu'on lui adresse la parole.

Auguste lève les yeux au ciel et glisse en aparté à Bécassine :

- Timide comme il est, il ne doit pas être bien utile !

Les voilà partis tous trois, marchant d'un bon pas tant que le sol est encore plat. Aux premiers rochers, les difficultés commencent pour les deux touristes. Ildefonse grimpe devant eux, comme un cabri ; Auguste le rabroue ; il rougit et ralentit.

Ils atteignent enfin le plateau. Voici la neige, à quelques mètres.

- De la neige, crie Bécassine ! Que je suis contente ! Y a si longtemps que j'en ai pas vu !

Et faisant fi de toutes les recommandations et des cris de ses compagnons, elle s'élance.

Tout se déroule alors très rapidement. Auguste et Ildefons la voient courir comme une folle, tomber sur le dos, descendre une petite pente à une allure de train express, puis disparaître dans le vide...

Miracle ! Elle a rencontré une souche d'arbre plantée comme un piton dans la paroi et sa jupe s'y est accrochée ; elle ressemble maintenant à une grosse araignée au bout de son fil.

Chose curieuse : elle pense à M. Ledoux, son vendeur du Bon Marché. A son dernier passage, il a eu beaucoup de mal à la convaincre que le drap à 3<sup>f</sup> 25 le mètre, serait plus profitable que celui à 2<sup>f</sup> 75. Comme il a eu raison !

Elle n'éprouve aucune peur : elle se souvient de tout ce qu'on lui a raconté Auguste dans le train ; les guetteurs sont en route...

Auguste ! Il est resté pétrifié quelques secondes en voyant disparaître Bécassine. Maintenant, il gesticule de façon incohérente, s'arrache les cheveux, se frappe la tête, la poitrine, se lamente à pleine voix. Il est l'image vivante du désespoir inefficace. Et il n'ose même pas s'approcher du bord pour regarder...

Ildefonse le silencieux, Ildefonse le timide n'a rien dit, mais il s'est mis à plat ventre et doucement il a rampé vers le précipice. Il a vu, il a compris.

Alors il fiche solidement son piolet dans la neige, y attache l'extrémité d'une corde, l'autre à sa propre taille, et par une manœuvre délicate et risquée, descend jusqu'à Bécassine. Il parvient à la retourner, à l'asseoir à califourchon sur la souche ; le confort !!! Puis il noue autour de la taille une deuxième corde et il remonte. Une fois en haut, il tire doucement, lançant encouragements et conseils à Bécassine pour qu'elle s'aide de son mieux.

Car, sur Auguste, il ne faut pas compter. Prostré à quelques mètres, il continue à gémir :

- Pauvre M<sup>elle</sup> Bécassine ! Si gentille ! Morte peut-être ! Et je ne peux rien faire pour elle sans risquer ma vie !

- Et lui, crie une voix connue derrière son dos ? Et lui, il ne l'a peut-être pas risquée, sa vie ?

De ce jour, Auguste a perdu toute façon et le vertige le prend, à la seule vue d'une carte postale.

Les vacances de l'année suivante sont familiales ; à Roses-sur-Loire ; oui, oui, le château-hôpital de la Grande Guerre qui a repris son rôle normal.

Cet été l'atmosphère générale est paisible pour la France, mais empoisonnée pour Bécassine.

Si Loulotte passe d'excellents moments avec une nombreuse marmaille de son âge, la génération des mères la regarde d'un sale œil. Cette petite fille adoptée... d'un milieu modeste... Il y a surtout une M<sup>elle</sup> Yolande et sa mère qui se font les leaders de l'opposition. Leurs façons distantes, méprisantes même, à l'égard de Loulotte et Bécassine chagrinent beaucoup cette dernière. Elle estime donc de bonne guerre d'employer des procédés qu'elle réprouve habituellement : épier, espionner, tendre l'oreille aux portes entrouvertes. Les bribes

recueillies ne sont pas pour la rassurer : « une enfant qui n'est pas de notre milieu », « élevée dans trop de luxe », « mauvais service à lui rendre », « orphelinat ». M<sup>me</sup> de Grand Air lui semble parfois bien attentive à la voix des sirènes, moins tendre avec Loulotte.

Bref, c'est le cœur lourd et inquiet qu'elle regagne Paris.

Pas pour longtemps ! Car M<sup>elle</sup> Yolande, la vipère au corps de nymphe est fiancée, et souhaite que son proche mariage –en octobre-, soit célébré au château de Roses-sur-Loire, chez sa bonne tante. La marquise n'est rentrée au faubourg St Germain que pour y préparer sa toilette de cérémonie. Le jour où M<sup>elle</sup> Adrienne, la première du grand couturier s'est présentée à l'hôtel avec échantillons et modèles, Bécassine a osé une question :

- Et qu'est-ce que Madame prévoit pour Loulotte ?

Réponse en couperet de guillotine :

- Loulotte n'assistera pas au mariage.

Et rien n'ébranle sa décision. Tous les domestiques de Paris partiront pour Roses-sur-Loire pour aider aux réceptions. Bécassine et Loulotte resteront à l'hôtel. Les concierges lui prêteront la main, ainsi qu'une femme de journée embauchée pour l'occasion.

Tout l'office, indigné, a pris le parti de Bécassine et avant de partir, Marie la chapitre :

- Cessez de pleurer, ça agace Madame. Faites-vous utile et agréable au maximum et vous verrez qu'elle vous gardera toutes les deux.

Demeurée maîtresse des lieux, la première idée de Bécassine est de fermer les pièces de réception. Tel n'est pas l'avis de la jeune Claire Astic, qui vient prendre son service le lendemain.

- Non, dit-elle ; au contraire. Votre dame sera bien plus contente de trouver tout propre. On va tout faire reluire !

Ce beau zèle s'accompagne de beaucoup de casse, mais Claire Astic n'en perd pas sa sérénité.

- Mon papa était brocanteur, et je sais très bien recoller, affirme-t-elle.

Sa colle est excellente, mais les morceaux ne sont pas toujours replacés dans le bon ordre...

Par ailleurs, Bécassine est toujours hantée par la double pensée de faire des surprises agréables à la marquise et de gagner de l'argent « pour la dot de Loulotte. [On ne sait jamais : si Madame se laissait circonvenir et adoptait l'idée de l'orphelinat !!]

Or, M<sup>me</sup> de Grand Air possède un très beau portrait de feu M. le marquis. Chaque fois qu'elle le dévoile, elle déplore qu'il ait été réalisé tardivement, à une époque où son cher mari

n'avait plus beaucoup de cheveux. Et Bécassine, par malheur, pense à ce portrait un jour de promenade en passant devant un camelot persuasif qui vante sa lotion capillaire extraordinaire. L'association d'idées et rapide... et le résultat désastreux.

Plus subtil son projet de fabrication de velours frappé. C'est un matériau très en vogue à l'époque, mais très couteux. Le procédé imaginé par Bécassine devrait assurer la fortune de Loulotte : on prend une pièce de velours normal ; on trace dessus, à la craie, le motif de son choix et on saupoudre délicatement le dessin d'un produit antimites puissant. On enferme alors le tissu ainsi préparé dans un placard étanche et chaque fois que l'on capture une mite, on l'introduit vite dans le placard. Les mites s'y multiplieront et le velours sera tondu tout à l'entour du dessin. Simple et peu couteux.

D'autres idées aussi prometteuses lui viennent, mais demeurent à l'état de projets sur un petit carnet qui ne la quitte jamais.

Là dessus, les domestiques rentrent, précédant de peu le retour de Madame.

Et Marie raconte : M<sup>me</sup> est fatiguée, mais surtout exaspérée par M<sup>lle</sup> Yolande et sa mère. Ces dames se sont comportées comme les maitresses du château ; elles ont fait des tas de chichis, invité des gens « pas comme il faut »... etc. etc.

- C'est bon pour vous, Bécassine ! Madame va être bien contente de vous retrouver, vous, Loulotte, le calme...

Contente ? Pas tout à fait. Les cheveux du feu marquis, le parapluie de Louis-Philippe en lambeaux, le vase de Louis XVIII en morceaux, le verre d'eau de la duchesse de Berry ébréché, tout cela l'a pas mal contrariée. Elle a suffoqué en ouvrant le placard à mites, mais en fin de compte, tout finit bien.

- Vos intentions étaient bonnes, Bécassine ; je ne vous gronderai pas. Mais promettez-moi de ne plus chercher d'idées nouvelles.

Bécassine a promis.

Au printemps de l'année suivante [1924], M<sup>me</sup> de Grand Air et une amie sont allées au théâtre applaudir « Knock » qui vient de paraître et amuse tout Paris.

Elles ont beaucoup ri ; et M<sup>me</sup> de Grand Air remarque :

- C'est vraiment très drôle, mais peut-être un peu chargé. Heureusement que de tels médecins n'existent pas dans la réalité.

- Vous vous trompez, riposte l'amie. Ils existent bel et bien, croyez-moi !

Quelques semaines passent.

Un jour, accompagnant Loulotte et Bécassine au jardin d'acclimatation, la marquise, tout à coup, chancelle : un malaise.

Bécassine s'affole, la ramène, l'aide à se mettre au lit, insiste pour appeler le médecin habituel, le bon D<sup>r</sup> Sandroque. Hélas ! Il est en vacances.

- Eh bien, tant pis, déclare M<sup>me</sup> de Grand Air. Je m'en passerai, je suis tout à fait remise.

Bécassine ne l'entend pas de cette oreille ; elle insiste tellement pour que sa maîtresse voie un praticien, que celle-ci cède. Elle repense à Knock et choisit sur le bottin un certain D<sup>r</sup> Guéritou. Sa visite chez lui est savoureuse. Elle se termine par le conseil d'aller consulter un excellent confrère, qui, lui-même, recommande un spécialiste, lequel renvoie, etc.

M<sup>me</sup> de Grand Air s'amuse beaucoup et rapporte des kilos d'ordonnances que Bécassine entasse avec respect dans un volumineux dossier.

- Et par quoi que Madame va commencer les remèdes, demande-t-elle après l'ultime visite ?

- Par aucun Bécassine. J'ai voulu vérifier ce qu'avait dit mon amie. Cette expérience m'a amusée ; un peu chère, sans doute, mais instructive.

Bécassine anéantie, proteste, et prend à témoin le bon D<sup>r</sup> Sandroque qui justement rentre de vacances et vient rendre une visite amicale à la marquise.

Il est abasourdi par le dossier de Bécassine, le consulte rapidement, jette le tout dans la cheminée où pétille un beau feu, et :

- Chère amie, voilà mon ordonnance : quelques jours de vacances dans la charmante région d'où je reviens : le pays basque. Si vous n'en avez nul besoin, cela fera le plus grand bien à Loulotte.

Voilà pourquoi M<sup>me</sup> de Grand Air, Bécassine et Loulotte se retrouvent quelques jours plus tard dans un train pour St Jean de Luz.

Le charmant M. Proey-Minans vient les y rejoindre. Son activité du moment, c'est l'étude des provinces françaises. Il vient de fonder une « Académie des Régions de France ». L'un de ses statuts prévoit la visite approfondie de chaque région : se mêler le plus possible aux habitants, étudier leur langage, leurs traditions, leurs mœurs... C'est pourquoi, dès l'arrivée, il dédaigne le bel hôtel choisi par la marquise, revêt un costume basque et installe ses pénates à « l'auberge du centre » d'un village voisin. D'abord regardé avec suspicion, il est bientôt apprécié par la population : par la marmaille qu'il comble de sucettes, par l'épicier qui vend des sucettes, par les paysans. Naturellement le village constitue le principal but de promenade de Bécassine et Loulotte, non moins appréciées des gens du pays.

Bécassine s'initie à la pelote ; maladroite au début elle devient rapidement championne ! A son départ, le village lui offrira une magnifique chistera.

1925-21mars- A son lever Bécassine constate à la fois l'arrivée du printemps sur son calendrier et la chute de pluie mêlée de neige sur le jardin de l'hôtel. Mais l'optimisme

l'emporte ; Loulotte en imperméable, elle-même sous son vaste parapluie rouge, font leur promenade matinale en chantant le printemps, les fleurs et les petits oiseaux.

A leur retour, Bécassine questionne la marquise :

- C'est t'y que Madame a pensé aux prochaines vacances ?

Mais non ! Il est bien tôt encore et puis... et puis... les ennuis d'argent sont à nouveau là. Ici la date suffit à les expliquer 1925, la crise !...

- Non Bécassine ; cette année, nous passerons l'été à Paris.

Ça, c'est la douche froide, après la gaité du matin. Déçues Loulotte et Bécassine vont faire une tournée à l'office où tous les domestiques les aiment bien et s'ingénient à les consoler.

- Vous avez bien de la chance d'être à Paris, alors que le monde entier va y venir pour l'Exposition.

- Quelle exposition, demanda Bécassine qui ne suit pas l'actualité ?

- L'exposition des Arts Décoratifs. Vous n'avez donc pas remarqué les travaux ?

Oui, c'est vrai. Depuis quelques temps, Bécassine a remarqué beaucoup d'agitation sur leurs lieux de promenade habituels : le cours la Reine, le pont Alexandre, l'Esplanade.

A dater de ce jour, c'est leur grande activité quotidienne. Elles suivent avec intérêt les palissades, la chaussée défoncée, les pavillons qui s'élèvent. Tous les ouvriers les connaissent et s'amuse de leurs questions. Il y répondent avec complaisance ou fantaisie, leur ouvrent des passages interdits.

- Mais si vous apercevez un inspecteur, attention ! Filez vite...

Un jour la vue d'un monsieur à chapeau les fait fuir ; fausse alerte ; ce n'est que M. Proey-Minans muni, lui, d'un permis régulier.

- Vous aimez donc bien l'exposition, Bécassine ?

- Oh oui, crie Loulotte ; nous y viendrons tous les jours quand ce sera ouvert !

- Mais vous allez vous ruiner ! Savez-vous que l'entrée sera de 2 francs ?

Et devant le désappointement produit :

- Eh bien, Bécassine, faites-vous guide ! C'est vous qui serez payée.

Cet excellent conseil n'est pas tombé dans une oreille sourde. Et les questions, déjà nombreuses, se multiplient. Un très obligeant jeune homme, journaliste du journal « Le Pince Sans Rire », comble la curiosité de Bécassine. Les huit tours carrées à l'entrée du Cours la

Reine ? C'est une prison pour enfermer les resquilleurs, tentés d'entrer sans billet. Le pavillon de l'Autriche blanc ? C'est parce qu'il y a beaucoup de royalistes dans ce pays. Les boutiques jaunes du pont Alexandre ? C'est parce que les affaires marchent mal et que les commerçants ont la jaunisse.

Consciencieuse, Bécassine note tout sur son précieux petit carnet.

Et voilà que le courrier apporte une lettre de Bretagne, de l'oncle Corentin. Le village a entendu parler de l'Exposition, bien sûr ; et comme les porcs se sont bien vendus cette année, le conseil municipal a formé un grand projet : constituer des groupes qui viendront à tour de rôle visiter l'Exposition. Mais Paris est plein de pièges pour des villageois n'ayant jamais quitté le pays. L'oncle demande donc l'aide de sa nièce ; retenir des chambres dans un hôtel modeste et trouver un bon guide pour piloter le premier groupe qui s'annonce. Il sera constitué de lui-même, le garde champêtre, le père La Pipe, Marie Quillouch, Joël, un camarade d'enfance de Bécassine, et le père Lannec « qu'est encore plus regardant que Marie » précise l'oncle.

Bécassine, enchantée, répond par retour. Elle sera en personne, le guide du premier groupe, comme des suivants. Et elle rédige un petit prospectus à l'intention du village. Elle y indique son tarif, très modéré : « ce sera gratis pour la famille, et pour les autres 2 francs par jour ».

Puis, elle réfléchit ; il y aura un repas au milieu de la journée ; les visiteurs devront donc aussi payer ce repas pour Bécassine et Loulotte. Il faut le préciser ; elle ajoute donc à son tract « ce sera 2<sup>f</sup> par jour et nourr...i ». Ici, grosse hésitation : Comment écrire « nourri ». Elle scrute ses souvenirs d'école. C'est elle-même et Loulotte qui seront nourries, donc, du féminin pluriel, alors il faut écrire « nourries ». Mais ce sont les hommes qui paieront, c'est du masculin, donc « is » ? Loulotte ne peut l'aider puisqu'elle commence à peine à déchiffrer ses lettres... Sa solution est de pure paresse. Elle mettra « NOURRIS », ce sera une lettre de moins à écrire.

Question réglée.

Accueil à la gare : quatre bons bretons pur sang ; Marie ridicule en « parisienne » avec un tailleur jaune garni de fausse fourrure et un chapeau à fleurs. Le début de la visite se passe bien. La Bretagne boit les paroles de son guide, puis bée d'admiration dans la galerie des joailliers. Marie bave d'envie ; sur l'avare père Lannec, l'effet est prodigieux :

- Faut quand même que je rapporte un de ces petits brimborions à la mère Lannec qui soigne si bien nos porcs ! C'est tout petit, ça doit pas coûter bien cher !

Son œil s'est fixé sur une broche toute simple : un magnifique rubis rectangulaire, entouré de chaque côté, de trois petits brillants.

Aucun de ses compagnons n'a idée de la valeur de l'objet ; il entre ; un employé gravure de mode le toise.

- Combien c'te petite broche ?

- 35 000 [Nous sommes en 1925].

Le père Lannec fait répéter ;

- 35 000.

Alors il explose :

- 35 000 quoi ? 35 0000 sous ? 35 000 centimes ?

- 35 000 francs.

Le groupe est obligé de l'entraîner pour éviter un scandale.

Mais voilà l'heure de déjeuner. Le père Lannec s'est calmé devant la diversité des étalages. Maintenant il a faim et suggère un établissement attirant par son aspect exotique et qui porte l'enseigne : Restaurant Hindou. Bécassine observe timidement qu'on le lui a signalé comme le plus cher de toute l'Exposition.

- C'est pas tous les jours la fête, assure Lannec, péremptoire !

Le groupe s'attable –assez remarqué par les clients-, commande, se régale ; l'addition arrive ; Lannec s'en empare, recompte et constate :

- C'est cher ! Mais c'était bon !

- Combien, demande Corentin ?

- 325 francs [toujours 1925].

Stupeur ; épouvante.

L'œil malin, Lannec ricane.

- Qu'est-ce que ça fait, puisque c'est Bécassine qui paye.

Voilà où ça mène d'ignorer la grammaire ; et l'avarice de Lannec a bien repéré la faute d'orthographe, ce « e » de nourris négligé dans le prospectus de Bécassine. Voilà la malheureuse, acculée, en larmes. Heureusement Corentin est un vrai Salomon.

- Lannec, c'est pas beau ce que t'as fait là ! Tu donneras 50 francs, Joël et Marie 20 francs chacun, et votre maire paiera le reste.

Un grand seigneur l'oncle !

En 1926, les ennuis d'argent de la marquise ne se sont pas arrangés, bien au contraire. Ça va de mal en pis. Elle décide donc, comme autrefois, de louer l'hôtel. Mais elle ne s'expatriera pas à Versailles. Elle s'installera dans le petit appartement qu'elle fait aménager au



dessus des communs. Les domestiques disparaissent à nouveau. Restent seulement Marie, la fidèle et une aide de cuisine.

Le locataire, M. Ladydress, est un richissime américain. Sa fortune vient de son génie inventif. En effet, les Yankees ont fait la guerre un demi-siècle plus tôt pour libérer les Noirs ; mais maintenant, inconséquents, ils les relèguent dans les places réservées des transports en commun et leur interdisent l'entrée de certains restaurants ou magasins.

M. Ladydress a donc conçu l'idée géniale d'ouvrir un grand magasin d'articles féminins exclusivement réservé aux dames noires. Les blanches y sont interdites. Moyennant quoi les rayons sont assiégés, on fait la queue aux caisses, on paie avec le sourire, et M. Ladydress est milliardaire en dollars.

Le jour de son entrée dans les lieux, il vient saluer sa propriétaire installée dans son modeste logis sur jardin. Il est très triste de voir la dear old Lady obligée de se restreindre ainsi. Mais il est plein d'idées : il peut la faire épouser par son Daddy. Il envoie un câble aussitôt, et, par retour Daddy est d'accord. No ?

- Non !

Alors il propose une association : la Lady donnera son nom à la firme. Il sera écrit en énormes lettres de néon sur la façade des soixante six étages du building de New York, et une caravane publicitaire le promènera à travers les états où la population noire est nombreuse. No ?

- Non !

Tant pis ! On ne peut pas faire le bonheur des gens malgré eux. Et M. Ladydress prend congé. Il se lève et secoue énergiquement la main aristocratique tendue à plat. Sorry !

A quelques jours de là, la marquise, de sa fenêtre, voit sortir la belle limousine louée avec le chauffeur et l'hôtel à l'américain.

Elle la suit des yeux et soupire :

- Ah ! C'est la seule chose que je regrette !

Loulotte et Bécassine, elles, n'ont rien changé à leurs habitudes. Elles fréquentent presque chaque jour les Tuileries où Loulotte retrouve beaucoup d'enfants de son âge.

Aujourd'hui, le groupe est tout excité : une nouvelle marque de confiture organise un concours : un lâcher de ballons. A chacun est attaché un bon pour un lot.

Loulotte attend fébrilement le jour J ; mais un malheureux contretemps la retarde ; quand elle arrive aux Tuileries, tous ces petits amis sont déjà pourvus qui d'un cerceau, qui d'une poupée, d'un livre d'images. Elle est au bord des larmes, mais son ami Toto, un petit garçon très débrouillard la console :

- Tu vois, ils ont attrapé les ballons les moins gonflés, ceux des petits lots ! Les autres, les gros, sont encore en l'air. Regarde !

De fait, quelques taches rouges flottent doucement, bien au dessus des arbres. Il suffit d'en repérer un, de ne pas le perdre de vue, et de le suivre.

Programme tout simple ; une course folle s'organise derrière le ballon capricieux qui descend, remonte, tourne, repart... Toto en tête, puis Loulotte, puis B en serre-file, traversent tout le jardin, la Concorde, le Trocadéro, atteignent le Bois de Boulogne. Le ballon descend, rase le sol, rase l'eau et se pose au milieu du petit lac où il s'immobilise enfin.

Tant de mal pour rien ? Non ! Un baquet abandonné va servir de barque... à Bécassine, car la tentative est trop dangereuse pour les enfants. Toto la pousse à l'eau, elle pagaie des deux mains. Hourrah ! Elle le tient ! Elle revient.

- Vite, vite, crie Loulotte ! Fais voir ce que j'ai gagné.

- Minute, observe Toto ; c'est Bécassine qui l'a gagné ce lot !

- Qu'est-ce que c'est ?

- « Bon pour une automobile 10 CV Excelsior ».

Après cette course-poursuite échevelée, Loulotte et Bécassine sont rentrées très tard faubourg St Germain. Loulotte, un peu déçue, a honnêtement reconnu que le lot appartenait à Bécassine puisqu'elle avait couru de gros risques. Mais celle-ci l'avait consolée :

- Tu sais bien que tout ce qui est à moi, est à toi !

Cependant Bécassine passe une nuit agitée. Ce lot, est-ce une vraie voiture ? Est-ce possible ? Non, ce sera sans doute une automobile-jouet ! Et c'est déjà bien beau.

Le mieux est d'aller voir. Et dès le matin suivant, toutes deux se précipitent au garage Excelsior. Et c'est une vraie voiture ! Un élégant coupé décapotable jaune citron, l'automobile de Bécassine !

Il s'agit maintenant d'apprendre à conduire ; le professeur est vite trouvé ; c'est un ancien cocher de fiacre, avec qui elle bavardait longuement sur l'Esplanade de Invalides au temps où elle poussait le landau de Loulotte. Il s'est reconverti dans la mécanique, il est maintenant chauffeur de taxi, manœuvrant en maître une vieille voiture qu'il a bricolée lui-même.

C'est sur ce taxi de la Marne que Bécassine va faire ses classes. C'est dire qu'elle sera une conductrice hors pair, reçue du premier coup au permis, et capable de toutes les prouesses.

Elle va d'ailleurs le prouver en conduisant M<sup>me</sup> de Grand Air en Normandie. Son amie, M<sup>me</sup> de Bonaccueil vient de l'y inviter pour l'été, avec Loulotte et Bécassine.

Des vacances merveilleuses pour Loulotte ; le château est plein de monde : neveux, petits enfants, amis... Le temps passe vite entre promenades, pique-niques, baignades, charades et déguisements pour les jours de pluie. Mais l'automne arrive, hélas ! Chaque famille prend congé à tour de rôle. La salle à manger où s'entassaient plus de vingt convives, ne comporte plus que trois couverts. Le château est devenu tout triste, et il pleut... la pluie d'automne de Normandie. Loulotte s'ennuie. Elle harcèle ces dames et Bécassine pour jouer avec elle, raconter des histoires ; un vraie crampon...

Un jour, l'apparition à table, d'un plat d'épinards déclenche un drame. Loulotte les déteste. Elle chipote, traîne, les promène d'un bord à l'autre de son assiette. Ce manège agace M<sup>me</sup> de Grand Air déjà fatiguée par un gros rhume. Reproches ; réponse mal polie ; et c'est la grande scène : colère, punitions qui pleuvent, trépignements de rage. Loulotte est expédié dans sa chambre où Bécassine la rejoint.

Dans l'accalmie qui suit, les deux dames commentent :

- Elle est trop gâtée, soupire la marquise ; elle devient impossible !
- Peut-être, le pensionnat ? suggère M<sup>me</sup> de Bonaccueil.

Bécassine survient à ce moment, entend le dernier mot, et fond en larmes, bien entendu.

Et pourtant, c'est la solution adoptée avec pédale douce : Bécassine entrera aussi à la pension de Caudebec, où, justement, on a besoin d'une « adjointe à la direction ».

D'ailleurs le pensionnat, tenu par les deux excellentes demoiselles Bongenre, ressemble davantage à une abbaye de Thélème pour petites filles, qu'à l'austère prison de M<sup>me</sup> de Maintenon. Les élèves très peu nombreuses –une douzaine-, s'ébattent dans le beau parc, se jouent entre elles, des tours innocents, commandent leurs plats préférés à la cuisinière qui les gâte, ou organisent des fêtes sans motifs avec décors et costumes grandioses sous la direction du très imaginaire M. Lajoie, professeur de dessin.

Après trois mois de ce « dressage » intensif, une épidémie de rougeole bénigne, contraint les bonnes demoiselles à fermer momentanément leur établissement ; et Loulotte et la « directrice adjointe » regagnent définitivement le faubourg St Germain.

A partir de là, Loulotte usurpe la première place, et Bécassine est reléguée au second rôle de la gouvernante [souvent gouvernée] qui accompagne sa pupille en divers lieux de vacances : mer, montagne, campagne, scoutisme etc. On ne trouve alors que de banales aventures de fillettes dans le droit fil de la littérature pour enfants des années trente. C'est toujours charmant et admirablement illustré, mais banal.

On peut s'arrêter un instant, cependant, sur « Bécassine en croisière ». Ici, le bon M. Proey-Minans est en vedette. Ses recherches du jour sont orientées vers la botanique. Il convoite vivement l'entrée à l'Institut ; et un savant mémoire sur une plante rarissime devrait lui assurer cette gloire. Or ladite plante ne se rencontre que dans une toute petite île, voisine de

Madagascar. Il est partant, bien sûr, mais il souhaite obtenir l'aide de Bécassine, Loulotte et son amie Geneviève pour la recherche florale. M<sup>me</sup> de Grand Air a donné son accord, et tous quatre embarquent sur l'Exocet ; voyage fertile en péripéties drolatiques ; à l'escale de Djibouti, Bécassine est adoptée par un bébé guépard qui ne veut plus la lâcher ! Il n'est pas encore sevré ; elle doit le nourrir au biberon et il consomme autant de tétines que de lait.

A destination, tous commencent une exploration frénétique mais pas de plante... leur seule récolte est une mauvaise fièvre qui atteint d'abord les deux demoiselles, puis Bécassine elle-même, malgré sa légendaire solidité, et malgré le casque protecteur [toujours porté sur la coiffe !] Le brave serviteur noir, Hamadou, qui s'est pris de passion pour elle, ne sait qu'inventer pour la soulager. Une idée : les blancs portent toujours des fleurs aux malades et lui, il en connaît de magnifiques. Alors, une nuit, il grimpe très haut dans la montagne, jusqu'à l'orifice d'un ancien cratère ; il en rapporte une brassée de fleurs et les dépose tout autour de la case de Bécassine.

Au matin, quand M. Proey-Minans vient aux nouvelles, coup de théâtre : c'est LA plante qui est là ! Dès lors, tout se précipite : la fièvre tombe, l'accès se calme, Bécassine guérit, l'Exocet fend la mer pour rentrer plus vite.

M. Proey-Minans noircit du papier pendant six mois. Il en sort un mémoire qui fait sensation dans le monde savant et procure à son auteur une élection triomphale à l'Académie.

Et le cycle « Bécassine » se termine sur l'aimable image de l'excellent homme se rendant à l'Institut pour sa réception. Il s'y rend à pied, par la rue de Seine, savourant le plaisir naïf d'exhiber son bel habit vert, son bicorne et son épée. Le cortège des fidèles l'accompagne : M<sup>me</sup> de Grand Air, Loulotte et Geneviève, le brave noir Hamadou, Bécassine et le guépard en laisse.

Après le vingt cinquième et dernier album de M. Caumery, « Bécassine en roulotte », il ne paraîtra plus de nouvelles aventures. Et c'est bien ainsi. Tous les héros meurent. Et mieux vaut les voir disparaître en pleine gloire que de décliner misérablement.

Imagine-t-on Alexandre, Jeanne d'Arc ou Napoléon, dans une chaise roulante, ânonnant le récit de leurs batailles à des ados indifférents et inattentifs ? Sûrement pas. Réelle, ou « arrangée » ils ont eu la mort qu'il leur fallait ; et pour Bécassine, c'est la même chose. Elle laisse le souvenir d'une personne simple, bonne, dévouée, une personne qu'on aimerait rencontrer en chair et en os, pour jouir de son amitié quotidienne.

Et le meilleur jugement que l'on puisse porter sur elle, est celui d'un prêtre, l'abbé Cothenet, qui écrivait dans un numéro de la « Revue du clergé de 1933 » :

« Bécassine demeurera une des créations les plus charmantes de notre littérature pour enfants. Et pourquoi dis-je pour enfants ? C'est de tout le monde que Bécassine fait les délices et l'édification. Je plaindrais qui ne s'y plairait pas. Ce serait indice d'une fâcheuse vieillesse de cœur et d'un esprit bien superficiel, incapable d'aller au-delà des apparences. Les apparences

c'est la ... candeur, une candeur extraordinaire, mais qui recouvre tant de bonté, de serviabilité, de dévouement, d'ingéniosité à faire le bonheur de tous, à se faire toute à tous ».

---

1 « Faire des enfants, puis ne savoir qu'en faire. Tant d'attention, de conscience, de sérieux pour un accouchement et tant de légèreté, d'aveuglement, de bêtise pour une éducation (Montherlant Les jeunes filles)

2 Bécassine fait ici une légère erreur. Napoléon n'a pu utiliser le mot « godillot ». M. Godillot 1816-1893 fournisseur aux armées qui a laissé son nom aux chaussures, n'était pas encore né sous l'Empire

3 Donc ennemis, puisqu'alliés de l'Allemagne

4 Verlaine